UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI

(UAC)

******

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES

(FASHS)

****

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE

(DPH)

****

MEMOIRE DE LICENCE PROFESSIONNELLE

LA QUESTION DU MAL DANS *CANDIDE* DE VOLTAIRE

Réalisé et soutenu par :

Jules AGBOKA

Sous la direction de:

Désiré MEDEGNON

Maître de Conférences/CAMES

Mention : Bien

Note : 15/20

Année académique 2020-2021

Sommaire

Remerciements iii

RESUME iv

Introduction 1

CHAPITRE I : CLARIFICATION CONCEPTUELLE ET BREF APERÇU DE CANDIDE . 4

1.1 Clarification conceptuelle 4

1.2 Bref aperçu de *Candide* 9

CHAPITRE II : LA CONCEPTION VOLTAIRIENNE DU MAL 13

2-1- L'optimisme éclairé voltairien 13

2.2 Changement de perspective chez Voltaire : pessimisme noir de voltaire. 25

CHAPITRE III : LES MERITES ET LES LIMITES DE LA CONCEPTION VOLTAIRIENNE DU MAL. 32

3.1 Les mérites de la conception voltairienne du mal. 32

3.2. Les limites de la conception voltairienne du mal. 38

Conclusion 52

Références bibliographiques 54

Table des matières 55

A

- ✓ mon feu Père Augustin AGBOKA,
- ✓ A ma mère Séraphine AZONHE.

Remerciements

Ce travail n'aurait pu être réalisé sans la précieuse supervision de mon directeur de recherche, Monsieur Désiré MEDEGNON. Je tiens à le remercier le plus pour sa générosité.

Je remercie aussi tous les professeurs du Département de philosophie (DPH) de la Faculté des Sciences Humaines et sociales (FASHS) de l'Université d'Abomey-Calavi (UAC), pour avoir fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Mes remerciements s'adressent au comité suprême de l'église Union Renaissance d'Hommes en Christ URHC, au bureau des Evangélistes et à tous les frères et sœurs en christ; pour leurs multiples conseils et soutien.

Enfin, à ceux qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce travail, j'exprime mes vifs et sincères remerciements.

RESUME

Pour Voltaire, le mal est une réalité indubitable qui se manifeste sous toutes ses formes sur la terre. Selon lui on ne peut pas finir avec le mal en se confiant à la providence et en raisonnant sur son sort. C'est pourquoi Voltaire invite les hommes à travailler et à se taire, seul moyen, selon lui, pouvant leur permettre de vaincre le mal. Cependant, certains philosophes trouvent ailleurs le moyen de finir avec le problème du mal. Rousseau, quant à lui, après avoir accusé la société, relativise le mal et le voit comme nécessaire pour un plus grand bien. Pour le Bouddha, dans ce monde, tout est éphémère, et pour vivre heureux, il faut supprimer l'envie qui est cette soif que les hommes cherchent à tout prix à satisfaire. Cette suppression se fera grâce à l'octuple sentier sacré. Le christianisme quant à lui, nous conseille de considérer tout ce qui nous arrive comme venant de la volonté de Dieu tout puissant, et que c'est le fruit de nos péchés mais comme Dieu est plein de bontés, il a un plan parfait, garantissant notre salut.

Mots clés : mal, optimisme, providence, bonheur.

ABSTRACT

For Voltaire, evil is an unmistakable reality that manifests itself in all its forms on earth. It is a reality from which we cannot end with an optimism by trusting in divine providence and by reasoning on its fate. This is why Voltaire invites men to work to silence, the only way according to Voltaire that can enable men to overcome evil. However, some philosophers elsewhere find a way to end up with the problem of evil. Rousseau, on the other hand, after accusing men, relativizes evil and sees it as necessary for greater good. For the Buddha, in this world, everything is ephemeral, and to live happily, one must remove the envy that is this thirst that men seek at all costs to satisfy. This removal will be done thanks to the eight-fold trail. Christianity, on the other hand, advises us to consider everything that happens to us as coming from the will of God almighty, and that it is the fruit of our sins; but as God is full of goodness, has a perfect plan guaranteeing our salvation.

Keywords : Evil, optimism, providence, goodness.

Introduction

Le mal est partout dans le monde et accable les humains. Hommes, femmes, enfants, jeunes et vieillards subissent le mal sous toutes ses formes. On peut affirmer sans doute que le mal est une réalité indéniable justement parce que le mal se manifeste partout dans le monde : « Eléments, animaux, humains, tout est en guerre. Il le faut avouer, le mal est sur la terre : son principe secret ne nous est point connu »[1].

Le mal n'est pas un vain mot. Le mal prive l'homme d'un bien précieux qui est le bonheur. Il réduit l'homme et le rend malheureux. Le malheur s'oppose donc au bonheur. Il suppose ainsi pour le commun des mortels, une misère, une déchéance, une vicissitude totale qui prive les hommes d'un bonheur, un bonheur que l'homme a tant aimé et ne veut jamais le perdre. En clair, l'amour de la belle vie ou du bonheur est tellement enraciné dans le cœur des hommes, qu'il est considéré comme un très grand bien. Il s'en suit que, seule la souffrance ou l'expérience du mal enlève ce bien qui est le bonheur. Le malheur n'est jamais préférable au bonheur car dans la souffrance, l'homme peut passer de vie à trépas. On se demande donc : Pourquoi le mal ? Mais comment ne pas se révolter contre le mal ? Comment peut- on vouloir le chaos ? Comment désirer la souffrance ?

Cette question du mal est une question vieille comme le monde. Beaucoup de gens se sont déjà heurtés à cette question par le passé. Des chrétiens comme des non chrétiens, des grands théologiens comme des simples fidèles. Les livres et les ouvrages qui ont traités de ce sujet pourraient remplir des bibliothèques. Cette conception ordinaire du mal est tout autre chose selon le Christianisme .La souffrance est selon les chrétiens une épreuve par laquelle Dieu conduit l'homme à la perfection et par la suite dans un bonheur éternel. Voltaire nous dit dans Cosi –Santa que Saint Augustin est de cet avis.

« C'est une maxime faussement établie, qu'il n'est pas permis de faire un petit mal dont un plus grand bien pourrait résulter. Saint Augustin a été entièrement de cet avis, comme il est aisé de le voir dans le récit de cette petite aventure arrivée dans son diocèse sous le proconsulat de Septimus Acindynus, et rapportée dans le livre de la Cité de Dieu. »[2]

Donc un petit mal conduit à un grand bien.

Alexis Masson, souligne encore mieux les raisons pour lesquelles Dieu permet le mal. Selon lui, c'est la souffrance qui favorise le bonheur[3] ; du point de vue religieux les deux

[1] Voltaire, *Poème sure le désastre de Lisbonne*, Trad. Livres et Ebooks, 1756, p.5
[2] Voltaire, *Cos- Santa*, Les Bourlapapey, bibliothèque numérique romande, p.11
[3] Alexis Masson*, Pourquoi Dieu permet-il le mal ?* , www.epistheo.com, p19-22

concepts sont indétachables, liés l'un à l'autre, comme les deux bouts d'une chaine, le recto et le verso d'une même feuille. Mais l'homme ne désire jamais le malheur, il est même prêt à toutes les compromissions pour être heureux. Ce qui importe, c'est de vivre à tout prix dans les plaisirs et le bonheur. Le malheur n'est jamais le bienvenu, il est toujours perçu comme un issu redoutable de la vie. Pour les uns et pour les autres, le malheur symbolise la petitesse et l'impuissance de l'être humain.

Face à cette question, on s'intéresse de plus en plus aujourd'hui à la genèse de *Candide ou l'optimisme* de Voltaire et à ses rapports avec le problème du mal.

Notre travail ici est basé sur la question du mal dans *Candide ou l'optimisme* de Voltaire. Certains critiques se contentaient naguère de signaler comme source unique de ce conte les expériences de la vie personnelle de l'auteur.

En révolte contre cette tendance, ceux qui étudient Candide aujourd'hui reculent devant le mystère de la création artistique et refusent de situer exclusivement dans la vie extérieure une œuvre qui surgit du moi le plus profond d'un écrivain qui n'est pas avant tout ni raisonneur ni philosophe, mais être poétique et émotif. Bien entendu, ces critiques reconnaissent l'influence sur Candide de la vie de Voltaire. Voltaire dans Candide est un peu émotif malgré lui ; Il y exprime l'immédiat de ses passions et de son tempérament. Voilà pourquoi le problème de mal y prend une place si importante. Pour combattre le mal dont la connaissance personnelle le déséquilibrait, ni les propos raisonnés d'un *Poème sur le désastre de Lisbonne* ne lui auraient suffi. Il fallait plutôt exprimer des sentiments qui ne se prétendent pas à l'expression purement logique et arriver à une solution conforme à ses besoins si non à la raison. C'est pourquoi Voltaire développe ce genre qui convenait à son tempérament. Avec Candide Voltaire est parvenu à l'expression parfaite de ses sentiments au sujet du mal.

Le but ultime de ce travail est de comprendre ce que voltaire revendique : un combat contre le mal en travaillant, en espérant et en cessant de raisonner sur son sort. Pour parvenir à l'objectif de cette recherche, notre principale tâche est de lire et étudier *Candide ou l'optimisme* dans son intégralité. Et aussi, pour mieux réussir ce travail, nous allons enchainer la lecture d'autres ouvrages de Voltaire et même d'autres métaphysiciens et théologiens sur cette question.

Le projet de ce mémoire n'est rien d'autre qu'une démonstration philosophique et métaphysique de la spécificité de la philosophie voltairienne face à la question du mal. Le travail qui se présentera sous un aspect analytique n'aura tout son intérêt que par l'effort

critique avec lequel on tentera de le conduire et par la connaissance que nous avons de Voltaire à travers cette étude du thème de notre recherche.

Notre démarche consistera à démontrer que le mal n'est pas une fatalité mais une réalité que l'on peut combattre en cessant de raisonner sur son sort tout en s'occupant de son travail. Donc c'est le travail qui libère l'homme des vices, des souffrances, et de tous les maux.

Ainsi notre recherche répondra à plusieurs questions dont les principales sont :

Qu'est-ce que le mal ?

Qu'est-ce que l'optimisme ?

Qu'est- ce que la providence ?

Que faut –il retenir de *CANDIDE* ?

Quelle est la conception voltairienne du mal ?

Quelles sont les idées et les attitudes principales qui naissent de la lutte voltairienne avec le problème du mal ?

Quels sont les mérites et les limites de cette conception voltairienne du mal ?

Ce travail est subdivisé en trois grands chapitres. Dans le premier chapitre de notre recherche, il est question d'expliquer les mots clés de *CANDIDE* et de le présenter. Dans le deuxième chapitre de notre travail, il s'agit d'expliquer la conception voltairienne du mal. Le dernier chapitre de notre travail est consacré à la portée et limites de la conception voltairienne du mal.

Chapitre I : Clarification conceptuelle et bref aperçu de Candide

Pour mieux comprendre un ouvrage écrit par un auteur, il est très important d'avoir une certaine compréhension des mots clés de cet ouvrage. C'est dans cette logique que la présente facette de notre travail sera consacrer dans un premier temps à la clarification de la notion du mal, de l'optimisme et de la providence et dans un second temps à une brève étude de Candide sur deux aspects : Résumé et présentation.

1.1 Clarification conceptuelle

1.1.1 La notion du mal

Gérard Durozoi et André Roussel définissent le mot mal comme « ce qui est contraire aux normes admises, quelque soit le domaine. C'est ce qui fait obstacle à la perfection de l'homme, englobant des expériences dominées par la souffrance ou le dommage. Il peut alors être conçu comme un manque notamment en théologie ou comme dégradation progressive de l'être »[4].

Dans son Essai *Pourquoi le mal et la souffrance dans un monde créé par Dieu*, Jean - René Morret récite la définition du théologien Henri Blocher sur le mal en ces termes :

« Le mal, c'est ce qui est et qui ne devrait pas être »[5] . Morret reprend lui-même cette définition et dit : « le mal c'est ce qui suscite la honte et l'indignation. Nous ressentons de la honte face au mal que nous faisions, et de l'indignation face au mal que d'autres font-que nous subissions, ou que d'autres en soient victimes »[6]

En distinguant le mal métaphysique qui consiste dans la simple imperfection, le mal physique ou la souffrance et le mal moral ou le péché, Leibniz permet d'en penser la complexité philosophique.

Opposé au bien, le mal moral met en cause la responsabilité de la personne qui a commis la faute même si son origine première est à chercher selon la théologie et du coté des puissances surnaturelles intrinsèquement mauvaises. Selon Nietzsche le mal moral change de signification du fait de la transmutation des valeurs : après avoir désigné ce qui est contraire à la morale des faibles, il devient ce qui empêche l'expansion des forces vitales et de la volonté de puissance du surhomme.

[4] Gérard DUROZOI et André ROUSSEL, *Dictionnaire de philosophie*, Nathan,2012, p.224
[5] Jean Réné Moret, *Pourquoi le mal et la souffrance dans un monde créé par Dieu*, 2018, p.2
[6] *Idem*

Pour Voltaire, le monde est un monde livré au mal. Candide, le personnage principal de l'ouvrage *Candide ou l'optimisme*, propulsé par les grands coups de pied dans le derrière, par le Baron de Thuder_ ten_ tronckh, brutalement chassé du paradis terrestre pour avoir cru au bonheur avec mademoiselle Cunégonde. Le voilà lancé dans un voyage aventureux, une errance formatrice au cours de laquelle il va découvrir le grand monde. Il va expérimenter le mal « physique »[7] selon les propres termes de Voltaire sous toutes ses formes. Il s'agit d'abord du mal physique. Parmi ces maux physiques, on peut citer le froid et la faim.

« Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baïonnettes il se coucha sans souper au milieu des champs entredeux sillons; la neige tombait à gros flocons ».[8]

La maladie, dans la personne de Pangloss trouvé en Hollande sous l'apparence d'un « gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé ».[9]

> « Candide, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste Jacques. Le fantôme le regarda fixement, vessa des larmes, et sauta à son cou. Candide, effrayé, recule. «Hélas! Dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher Pangloss ? Qu'entends-je ? Vous, mon cher maître! Vous, dans cet état horrible! Quel malheur vous est-il donc arrivé? Pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? »[10]
>
> Les catastrophes naturelles d'abord sous la forme du séisme de Lisbonne, fait historique survenu en novembre 1755 qui avait beaucoup impressionné les imaginations de l'époque.)cf. poème sur le désastre de Lisbonne).
>
> « La moitié des passagers affaiblis, expirants de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait ».[11]

Candide va expérimenter encore le mal moral qui tient une place prépondérante : il s'agit de la stupidité des militaires.

La guerre entre les Bulgares et les Abares.

« Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle

[7] Voltaire, *Candide*, trad Mathilde, Paris, pocket, 2004, P.19
[8] *Ibid*, p.13
[9] *Ibid*, p.19
[10] *Ibid*, p.21
[11] I*bid*, p.25

qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes; là des filles, éventrées après avoir assouvi les besoins de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupé ».[12]

Monstruosité absurde où l'on massacre les innocents avec une joyeuse férocité ; la guerre entre les jésuites et la royauté espagnole dans la lointaine Amérique. Guerre entre les français et les anglais à propos du Canada, terre sans valeur au climat rigoureux, guerre où l'amiral Byung serra proprement exécuté parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde.

> « Ah Pangloss! Pangloss! Ah! Martin! Martin! Ah! Ma chère Cunégonde! Qu'est- ce que ce monde-ci? Disait candide sur le vaisseau hollandais. —quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait martin. —vous connaissez l'Angleterre; y est-on aussi fou qu'en France? —c'est une autre espèce de folie, dit martin. Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.» En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte; quatre soldats, postés vis-à-vis de cet homme, lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne, le plus paisiblement du monde; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite«qu'est-ce donc que tout ceci? Dit candide; et quel démon exerce partout son empire?» il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie. «C'est un amiral, lui répondit-on. —et pourquoi tuer cet amiral? —c'est, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer assez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas assez près de lui. —mais, dit candide, l'amiral français était aussi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre! —cela est

[12] *Ibid*, p 17-18

incontestable, lui répliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.»[13]

La pauvreté qui conduit à la mendicité, l'hypocrisie et le fanatisme religieux. D'abord chez les protestants hollandais qui refusent d'aider un frère dans la peine. Ensuite chez les catholiques portugais où l'inquisition espionne et viole les esprits, où l'autodafé vient briser la liberté individuelle.

« Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages, qui lui répondirent tous que, s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre. Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur, le regardant de travers, lui dit: «Que venez-vous faire ici? Y êtes-vous pour la bonne cause? - Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement Candide; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de Mlle Cunégonde, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. - Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'antéchrist ? - Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit Candide; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. - Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre; va, coquin; va, misérable, ne m'approche de ta vie. »[14]

La malhonnêteté commerciale qui s'appelle banqueroute. Voltaire ajoute malicieusement et la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers : celle de Venderdendur ; ce nom est tout un programme qui se nomme vol. L'esclavage pour des raisons économiques. Des êtres bien-pensants privent leurs frères de toute liberté pour produire certaines marchandises à bon marché. Le malheur des uns est exploité au profit des autres.

« En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. «Eh! Mon Dieu! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître, M.Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. —Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi? —Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. »[15]

Ainsi voltaire nous dépeint un monde où le mal est une réalité omniprésente, conséquence surtout d'une nature humaine viciée. L'apparent vagabondage de Candide est destiné à nous

[13] Voltaire, op cit, p.117
[14] *Ibid*, p. 18
[15] *Ibid*, p.92

révéler qu'aucun endroit sur terre n'échappe au fléau sauf Eldorado qui demeure une utopie. Souvent Candide dit qu'ailleurs la vie est meilleure et Cacambo lui répond :« Vous voyez que cet hémisphère ci ne vaut pas mieux que l'autre ».[16]

A la vérité, notre héros va être désabusé, le monde n'est fait pour les idéalistes, la réalité est pitoyable, la bonne volonté est brimée, l'homme est intrinsèquement mauvais. Candide va connaitre l'amère expérience de n'être qu'un « jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde ».[17] Même l'innocent est entrainé dans le tourbillon. Le mal appelle le mal ; le meurtre est une réponse à l'intolérance. Notre héros serra obligé de reconnaitre :

« Je suis le meilleur homme du monde et voilà trois hommes que je tue »[18]

Ce qui voudra dire que le mal est toujours présent dans tout système où l'homme fait partie.

1.1.2 Les notions d'optimisme et de providence.

- **L'Optimisme**

L'optimisme est selon le *Dictionnaire de philosophie* de Gérard Durozoi et d'André Roussel, « la confiance dans l'avenir, qui se forme dans les philosophies différentes. Pour le stoïcisme ou Spinoza, tout est bien et le mal n'est qu'une apparence, tandis que pour Leibniz, le monde créé par Dieu n'est que le meilleur possible.»[19]

Cette notion désigne chez l'être humain un état d'esprit, durable ou passager, caractérisé par une perception positive du monde et de l'univers. Le fondement de l'optimisme remonte à Socrate ; Platon l'a professé, puis Aristote. Dans son acceptation populaire, une personne optimiste est décrite comme quelqu'un à tendance à voir le bon côté des choses. L'optimisme est le contraire du pessimisme. L'optimisme est un sentiment positif entant que moteur de l'initiative.

A la question « Qu'est-ce qu'optimisme » de Cacambo, Candide répond « c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal ».[20]C'est donc un état confiant d'une personne qui espère quelque chose de bien.

- **La providence**

Du latin providentia : la prévision, la providence signifie selon le Dictionnaire de philosophie de Gérard Durozoi et d'André Roussel« l'action exercée par Dieu sur le monde, en vue d'une

[16] *Ibid*, p.77
[17] *Ibid*, p15
[18] *Ibid*, p.69
[19] Gérard DUROZOI et André ROUSSEL, Op. Cit, p.261
[20] Voltaire, Op. Cit, p.93

fin que conçoit sa sagesse, tant par des interventions particulières (miracles que par des lois stables gouvernant les choses. Cette notion de providence est un terme désignant à la fois la volonté et l'action de Dieu. C'est l'idée que tout dans le monde a été conçu et organisé par la volonté divine pour assurer le bonheur de l'humanité, même s'il nous est impossible de comprendre le sens des malheurs sur terre »[21]

Cette notion métaphysique ou plutôt théologique implique que l'univers conçu par un Etre intelligent porte le marque de son créateur, qu'il obéit à des lois. Cette croyance fondamentale dans l'ordre divin de l'univers entraine que le déroulement du temps, l'histoire à une finalité, que les événements ne sont le fruit du hasard mais la mise en œuvre d'un plan dont le dessein ne nous apparait pas clairement parce que nous manquons d'élévation et que ce projet doit inclure la nécessité de la liberté humaine.

1.2 Bref aperçu de *Candide*

1.2.1 Résumé de *Candide*

Candide ou l'optimisme est un conte philosophique écrit par Voltaire en 1759. Il a connu un franc succès du vivant même de son auteur et la portée de ce conte ne s'est jamais démenti depuis. Il fait à ce titre partie des grands classiques de la littérature. Candide s'inscrit dans un contexte philosophique du XVIIIe siècle propice au fatalisme qui croit que le monde est fait de meilleur des mondes possibles. Voltaire porte la philosophie inverse qui fait de l'homme le moteur de l'amélioration de sa condition.

Vous allez trouver ici un résumé de ***Candide ou l'optimisme*** de Voltaire.

Chassé du château de Thunder-ten-tronckh pour avoir déposé un baisé sur les lèvres de sa belle Cunégonde, candide parcourt le monde et en découvre les pires aspects en compagnie de personnages qui partagent, avec lui, leur philosophie de vie.

Arrivés au pays d'Eldorado après avoir traversé les indes, candide et son nouvel ami cacambo réalisent que l'or, les pierres précieuses et l'abondance ne leur suffisent pas-le premier parce qu'il ne parvient pas à oublier Cunégonde, le second parce qu'il est bon de parader auprès des siens après avoir tant voyagé.

Candide met réellement en doute le fameux optimisme de son précepteur Pangloss : tout est bien dans le meilleur des mondes possibles aux portes du Surinam, lorsqu'il rencontre un esclave et découvre les sévices qui lui ont été infligés. Martin, un vieux savant qui ne

[21] Gérard DUROZOI et André ROUSSEL, Op. Cit p.

s'étonne plus de rien, le laisse également dubitatif car, après tout, Martin n'a pas de Cunégonde à retrouver, et n'a donc plus rien à espérer. Martin peut être qualifié de pessimiste, peut-être de réaliste au vu des événements traversés par les personnages. Pour Martin, tout n'est qu'illusion et calamité, et il y a peu de vertu et de bonheur sur terre.

Loin de s'émerveiller devant les modèles sociaux, politiques et les progrès techniques de l'époque, les personnages réalisent au cours du récit que les inégalités sont grandissantes. Dans cet ouvrage, l'Europe est horrible. Paris est un condensé de canaille, de maladies et de pauvreté. Les institutions officielles : clergé, parlement, prison s'affrontent et se font concurrence avec hypocrisie en prétextant la recherche du bien commun.

D'ailleurs, les tribunaux, ces grands spectacles de notre nation qui attirent les foules mais agissent peu contre la cruauté et les injustices, n'existent pas en Eldorado.

La visite chez le sénateur pococurante dont on dit qu'il n'a jamais eu de chagrin n'aide pas plus candide dans sa quête de vérité, puisque cet homme n'est pas le plus heureux de tous, il est seulement dégouté de tout ce qu'il possède. C'est enfin à propomtide , toujours fidèle à son engagement envers Cunégonde et son amitié pour ses compagnons, que candide achève son voyage. Dans cette vision simple et pauvre, on leur conseille de cesser de réfléchir aux affaires publiques et de se concentrer sur les fruits de leur jardin. Les grandeurs sont forts dangereuses et le travail est le seul moyen de rendre la vie supportable car il éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin.

Pangloss enseignera sa doctrine jusqu'à la dernière page, en démontrant à candide que le moment présent et agréable qui les réunit à la fin du roman n'aurait pas pu avoir lieu s'ils n'avaient pas tous traversé d'atroces épreuves. Son élève conclura en ajoutant que le plus important est de cultiver son jardin.

1.2.2 Présentation de *Candide*

Publié en 1759, *Candide* est sans doute l'œuvre la plus connue et la plus lue de Voltaire. Elle est fortement liée à l'actualité de son temps : les allusions à des événements contemporains abondent.

En France il ya la monarchie absolue de droit divin. Règne de Louis XV. Absence de liberté politique et importante censure. Absence de liberté religieuse : le catholicisme est la religion d'Etat. Les protestants sont pourchassés.

Absence de liberté économique

Cependant l'esprit des Lumières s'y répand (il vise au progrès du genre humain. Entreprise de Encyclopédie mené notamment par Diderot et d'Alembert La tentative d'attenta de Damiens contre Louis XV en 1757 génère un durcissement du pouvoir qui mène une cabale contre les philosophes.

En Europe, conflit entre la France et l'Angleterre et entre la France et la Prusse. De 1756 à 1763, la guerre de sept ans ravage l'Europe et se joue aussi dans les colonies (Indes, Canada). C'est une guerre quasi mondiale pour l'époque qui horrifie Voltaire (boucherie érotique). Pourtant la philosophie de l'optimisme de Leibniz et le providentialisme de Pope marque le siècle. Le premier novembre 1755 il y a le tremblement de terre de Lisbonne.

Dans le monde il y a le partage du monde entre les différents pays d'Europe (Hollande, Angleterre, France, Portugal et Espagne (Importantes rivalités coloniales.)

Développement du commerce triangulaire (esclavage).

L'œuvre se présente comme un cri, emprunt d'humour d'ironie face à l'accroissement des violences, des injustices et des fanatismes.

L'optimisme : terme nouveau lancé en 1737 à partir de l'œuvre philosophique de Leibniz qui s'intéresse à la question du mal dans le monde. A l'époque les philosophes distinguent le mal physique d'origine naturelle (maladie, séisme tempête (, le mal moral d'origine purement humaine (viol, vol, guerre (, le mal métaphysique qui tient la nature imparfaite et éphémère de l'homme .

Pangloss reprend à son compte la pensée de plusieurs philosophes. Celle de Leibniz qui cherche à innocenter Dieu de l'existence du mal. Pour lui Dieu est parfait, le monde n'étant pas Dieu, il est imparfait ; cependant notre monde reste le meilleur des mondes possibles puisque Dieu, dans sa grande sagesse, à forcement choisi le meilleur .Le mal est vu comme un élément nécessaire. Voltaire a adhéré un temps à ces idées qu'il cherche à combattre en 1759.

Le conte, comme forme libre, semble le genre approprié pour mener ce combat. Il opère comme une parodie.

Du roman picaresque, Candide ou l'optimisme nous présente l'aventure d'un jeune homme d'origine obscure (ici un batard) qui se lance sur les routes du monde, Candide est un batard chassé du paradis terrestre c'est-à-dire le château du baron, et contraint de se confronter au monde et à toutes les couches de la société.

Du roman d'éducation Candide ou l'Optimisme assure la formation et l'apprentissage d'un jeune garçon confronté à des expériences formatrices multiples, qui de par des mentors comme Pangloss et Martin.

Du roman sentimental comme le témoigne la jeune ingénue Cunégonde, c'est aussi une scène de retrouvailles.

Du roman comique par ses invraisemblances et la multiplication des péripéties.

Du roman à histoire Candide est un récit encadré comme l'histoire de la vieille. Le conte est aussi une arme contre l'infamie : satire religieuse et politique ; dénonciation de toutes les formes du mal.

A travers Candide, Voltaire règle sans doute ses comptes avec Frédéric II , tandis que le baron de thunder-ten-tronckh , incarnation ridicule de la noblesse qui chasse Candide à coups de pied de son château, évoque le duc de Rohan qui, infirme, avait fait bastonner Voltaire par ses gens. C'est un véritable plaidoyer contre l'esclavage, contre l'intolérance religieuse, contre l'absolutisme, contre une philosophie de l'optimisme radical menée par Leibniz, enfin contre la barbarie de la guerre.

Chapitre II : La conception voltairienne du mal

Cette section se concentre sur une analyse de ***Candide***. Il s'agira de bien comprendre l'articulation de ce conte autour de la notion du mal. Nous analyserons donc le concept du mal que combat voltaire dans Candide à travers les deux facettes suivantes :

L'optimisme éclairé de voltaire et le pessimisme noir de voltaire

2-1- L'optimisme éclairé voltairien

Si *Candide* est sous-titré *l'Optimisme*, c'est justement parce que Voltaire a voulu nous révéler ses préoccupations. Le philosophe a voulu se moquer d'un optimisme irraisonné. En la personne de Pangloss qui répète mécaniquement et hors de propos : « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles »[22], il a voulu ridiculiser ceux qui ne considèrent pas avec sérieux et respect le problème du mal. Voltaire attaque sans doute les enseignements de Leibniz.

Les idées philosophiques de Leibniz, comme nous dit Carlos Guerreiro, professeur certifié de Lettres Modernes au lycée de l'Arc à Orange, tentent de concilier la présence du mal sur terre et l'existence d'un Dieu tout-puissant et infiniment bon. Le mot d'optimisme sera utilisé au XVIIIème siècle pour qualifier ses idées philosophiques, résumées par Pope dans l'axiome «Tout est bien». D'après ce philosophe, Dieu a créé le «meilleur des mondes possibles». Leibniz parvient ainsi à expliquer et à justifier la présence du mal:

Le mal est le signe de l'imperfection du monde. Pour le philosophe, cette évidence n'entre pas en contradiction avec l'existence d'un Dieu bon et tout-puissant: le monde ne pouvait être parfait, car seul Dieu est la perfection même. Ainsi, parmi tous les mondes possibles que Dieu pouvait créer, il a créé le meilleur, même s'il est imparfait.

Les souffrances et catastrophes que subissent les hommes s'expliquent aussi: le mal peut soit se justifier comme la punition d'une faute commise (c'est l'idée du châtiment divin), soit comme un mal nécessaire à une plus grande perfection (les épreuves vécues permettent à l'homme de s'améliorer dans la vertu) ou à un plus grand bien (opposition entre un mal particulier et le bonheur général). De plus, l'homme ne pouvait non plus être parfait, sinon il serait Dieu: lorsqu'il commet le mal, c'est qu'il fait un mauvais usage de sa liberté.

[22] Wilhelm Gottfried Leibniz, Essais de théodicée, 1,20, Flammarion, Coll. G.F. 1969, P.116

Enfin, Leibniz souligne l'incapacité de l'homme à comprendre les plans divins, les desseins cachés de la Providence. Ce qui nous apparaît comme un malheur n'en est peut-être pas un au regard de Dieu. Si le sens du malheur nous échappe, nous devons cependant croire que Dieu a tout prévu et que notre salut est garanti, si ce n'est en ce monde, au moins dans l'au-delà.

En réaction contre un tel optimisme, au travers d'un conte assez caustique, c'est-à-dire *Candide*, Voltaire tente de lui apporter la contradiction. Pour Voltaire, l'existence est en excès sans logique à expérimenter et non à théoriser. Leibniz fut dès lors la cible privilégiée des railleries de Voltaire. Ainsi la question du mal est au cœur de cet ouvrage, mais en même temps Voltaire essaiera de donner une réponse personnelle qui puisse concilier la bonté divine avec l'existence du mal. On doit remarquer que, déjà le conte oriental de Zadig, paru en 1747, douze ans auparavant tentait de répondre à ce paradoxe métaphysique. C'est dire combien cette question épineuse tenait au cœur du déiste et philosophe rationaliste épris de clarté. Pour faire valoir ses idées, Voltaire développe un déisme dit rationnel.

2.1.1 Le déisme rationnel de Voltaire.

Nous ne pouvons aborder cette partie de notre travail sans vous expliquer ce que s'est que le **déisme**. Le déisme en effet, du Latin deus) dieu , est une croyance ou une doctrine qui affirme l'existence d'un dieu et son influence dans la création de l'univers , sans obligatoirement s'appuyer sur des textes sacrés (Bible, coran, torah) ou dépendre d'une religion révélée au sens hiérarchique .

Pour la pensée déiste, certaines caractéristiques de Dieu peuvent être comprises par les facultés intellectuelles de l'humain éduqué par la raison.

Le déisme désigne alors l'affirmation rationnelle de l'existence de Dieu, proposant une forme religieuse conforme à la raison, exclusive des religions révélées, et proposant d'arriver à Dieu par des voies exclusivement humaines, sans pour autant pouvoir en déterminer certains attributs.

Le déisme est « la doctrine qui admet l'existence d'un Dieu conçu comme un Etre suprême aux attributs indéterminés et s'oppose au Dieu personnel, connu par voie de révélations des grandes religions monothéiste.»[23]

Voltaire a une vision très particulière de la religion et cette vision s'appelle déisme.

[23] Gérard DUROZOI et André ROUSSEL, Op Cit, p. 93

Mais en quoi voltaire fait preuve d'un déiste dans ses idées sur le problème du mal plus précisément dans Candide ?

A travers la personne du vieillard du pays d'Eldorado, voltaire nous laisse clairement voir qu'il ne nie pas l'existence d'un Dieu tout puissant et bon; Voltaire croit bien en un Dieu unique qui est bien le créateur de tout l'univers. Il affirme dans son déisme une liberté de l'homme, il reconnait que tout homme est libre d'adorer Dieu à sa manière. C'est ce que nous traduit ce passage de *Candide* :

« Candide, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par Cacambo si dans le pays il y avait une religion. Le vieillard rougit un peu. «Comment donc! dit-il, en pouvez – vous douter ? Est-ce que vous nous prenez pour des ingrats?»[24]

Cacambo demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado.

Le vieillard rougit encore: «Est-ce qu'il peut y avoir deux religions? dit-il. Nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons Dieu du soir jusqu'au matin.

- N'adorez-vous qu'un seul Dieu? dit Cacambo, qui servait toujours d'interprète aux doutes de Candide. - Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières.»[25]

Ce passage développe l'idée qu'il n'ya pas la diversité religieuse qui pourrait conduire à la guerre dans le pays d'Eldorado c'est pourquoi il n'y à pas des guerres religieuses comme ce fut le cas entre les catholiques et les protestants en Allemagne et dont Voltaire nous fait cas dans son article *prière à Dieu*. C'est dans cette diversité que naissent les conflits religieux. C'est dans ce même ordre d'idée que Voltaire critique dans Candide l'instinct belliqueux des révérends pères jésuites :

> « Ils furent d'abord désarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats; le commandant était « Par saint Jacques de Compostelle, dit Cacambo, vous alliez faire la guerre aux jésuites; allons la faire pour eux: je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare; vous ferez une fortune prodigieuse: quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles. —Tu as donc été déjà dans le Paraguay? dit Candide. —Eh vraiment oui! dit Cacambo; j'ai été cuistre dans le collège de l'Assomption, et je connais le gouvernement de los padres comme je connais les rues de Cadix. Une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et

[24] Voltaire, Op Cit, p.84
[25] Voltaire, Op. Cit, p.84

de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roide Portugal, et qui en Europe confessent ces rois; qui tuent ici des Espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel: cela me ravit ; avançons : vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront los padres quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui sait l'exercice bulgare! Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, Cacambo dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. Candide et Cacambo au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun Espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. »[26]

Ce long paragraphe nous révèle que même les pères jésuites, qui sont avant tout les messagers de Dieu et doivent faire preuve de charité et amener les hommes à se considérer les uns et les autres comme des frères et sœurs, sont au contraire ceux-là mêmes qui sont à la base des guerres et des violences de toutes sortes dans le monde, ce qui ne devrait pas être le cas .

A la question « vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? - Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard; nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines.»Candide à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même: «Ceci est bien différent de la Westphalie et du château de monsieur le baron : Si notre ami Pangloss avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'ily avait de mieux sur la terre; il est certain qu'il faut voyager »[27] Voltaire reconnait alors l'existence d'un Principe suprême, c'est-à-dire d'un Dieu créateur de l'univers. En affirmant rationnellement l'existence de Dieu, Voltaire porte un coup mortel à tous les systèmes religieux qui ne respectent pas la liberté religieuse de l'homme, les congrégations religieuses où seules les autorités religieuses se prennent pour des demi-dieux et se croient les seules capables de communiquer avec Dieu et par là jouer à l'intermédiaire entre les hommes et le Créateur de l'univers. L'obsession du Dieu bourreau et du prêtre cruel est liée au rejet d'une religion qui, avec le dogme de la faute originelle, a privé l'homme de toute liberté, puis a souillé Dieu en imaginant son incarnation pour le rachat de l'humanité.

De là découle toute la critique biblique de Voltaire, qui ne voit dans l'Écriture que déraison et horreurs, comme il ne voit dans l'histoire du christianisme qu'une accumulation sanglante de

[26]Voltaire, Op Cit, p.61-63
[27] Voltaire, Op. Cit, p. 84-85

crimes et de persécutions, depuis les dissensions des premiers siècles jusqu'aux croisades, et des conversions forcées jusqu'à Saint Barthélemy.

Mais cette condamnation des péripéties de l'Histoire et ce rejet d'un Dieu engagé dans l'Histoire, par le contrat passé avec le peuple élu, ou par le mythe du Rédempteur, sont indissociables de la conception sublime qu'a Voltaire de la divinité. L'auteur du Candide est resté fidèle au Dieu de tous les mondes, dont on ne peut connaître les attributs. Mais il affirme l'omniprésence de Dieu, garant du sens du juste et de l'injuste présent en tout homme, et qualifié parfois de père de tous les êtres humains. L'existence du mal paraît difficilement compatible avec sa puissance et sa bonté ?

Le philosophe n'essaie pas de percer ce mystère ; il refuse, d'ailleurs, l'idée paralysante que l'homme est déchu ou perverti. Quand il reconstitue la découverte de Dieu par l'esprit humain, il le voit, certes, d'abord figuré comme un chef, dans chaque bourgade, par des hommes apeurés. Mais c'est pour ajouter que la raison a permis d'accéder, par degrés, à la notion d'un Dieu unique et formateur du monde. Voltaire fait preuve beaucoup plus d'un déiste dans son article intitulé *Prière à Dieu*.

Cet article est en réalité une réaction à l'affaire Calas. Voltaire prend sa plume pour défendre un innocent, un protestant accusé injustement. Il se présente ici comme un auteur qui veut dénoncer les méfaits de la société et condamner le roi, la loi, la justice des hommes.
Jeans Calas était un protestant accusé à tort d'avoir tué son fils pour l'empêcher de se convertir au catholicisme, il est roué vif, torturé en 1762, Voltaire se bat pendant trois ans avant d'obtenir la réhabilitation de J. Calas, il écrit pendant toute cette période.

Comme l'indique son titre *Prière à Dieu*, cet article est par définition une adresse à Dieu, une demande, une apostrophe : « c'est à toi, Dieu », «fais que nous nous aidions» «qu'ils aient»[28] le subjonctif exprime ici avant tout le souhait et l'espoir.

Ce texte à toutes les marques de la prière et dans un premier temps on adhère complètement à cette chose qu'est la prière. En effet, le portrait qui est fait de dieu est tout à fait élogieux. On remarque une gradation et une hyperbole. Dieu est définit par une gradation ; les termes pour le définir vont du plus petit au plus grand:

« Etres» puis «mondes» et enfin «temps» l'hyperbole ici est une figure d'exaspération elle exprime la grandeur de Dieu.

[28] Voltaire, *Traité sur la tolérance « Prière à Dieu »*, Chapitre XXIII, 1763

A travers cet article, Voltaire critique sans doute certains comportements des religieux qui, au lieu d'œuvrer pour l'enracinement de la paix, ne font que susciter au contraire les disputes et les guerres religieuses. On peut observer que plusieurs pratiques religieuses sont mentionnées: «des cierges en plein midi»[29] «la lumière de ton soleil»[30]on trouve aussi des termes désignant des détails relatifs aux vêtements et les remarque des oppositions entre «cierge et lumière; toile blanche ; et laine noire»[31]. Il est aussi mention du jargon qui uni ancienne langue et nouvelle langue. « Que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de boue de ce monde et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal»[32] est une critique des cardinaux qui ont le pouvoir. Mais Voltaire a été neutre dans ses propos pour apaiser les différentes religions en ne parlant que de leurs pratiques et non de leur foi.

« Ceux qui allument des cierges en plein midi», «ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche», «ancienne langue», les catholiques, «sous un manteau de laine noire»[33] c'est-à-dire les protestants.

A cet effet, voltaire désigne l'être humain par le mot atome, en vérité Voltaire diminue le pouvoir de l'argent et le pouvoir détenu par la religion en adoptant un point de vue cosmogonique, il montre qu'on se bat et qu'on se tue pour des détails, l'humanité fait partie de l'univers et tous ces détails sont insignifiant par rapport aux vivants dans son ensemble. Le génie de ce texte réside notamment dans le détournement des principes religieux d'une part, on a la forme de la prière qui est détournée et s'adresse aux hommes en proposant une action. Pour cela il reprend les grands principes religieux: aimons nous les uns les autres suppose l'amitié, l'amour. Plusieurs mots s'opposent tel que: cœur qui est le symbole de l'amour et du courage opposé à haïr et des mains[34]qui est le symbole de l'entraide et du toucher qui s'oppose à «égorger» : ici, Voltaire dénonce le fait que le cœur ne sert plus qu'à haïr et les mains qu'à donner la mort. Nous notons ici aussi la structure de la dernière phrase qui est une accumulation de souhait et d'action à mener et le dernier mot se réfère à la bonté de Dieu.

La demande d'aide à Dieu s'est progressivement transformée en exhortation adressée aux hommes: Voltaire les supplie de se débarrasser de leurs dissensions, de leurs conflits, tous nés de la religion. Cette mise à l'écart de Dieu, pourtant omniprésent dans le texte est

[29] *Idem*
[30] *Idem*
[31] *Idem*
[32] *Idem*
[33] *Idem*
[34] *Idem*

volontaire. Voltaire ne s'adresse pas qu'au Dieu des Chrétiens. Il cherche à dépasser les clivages religieux et à faire émerger l'idée du Déisme auquel il croit. Cet appel à la tolérance est un manifeste Déiste.

Voltaire développe également sa conception déiste dans Zadig.

A la fin du chapitre VIII, Zadig quitte le monde connu de Babylone et éprouve la diversité en se confrontant à de nouvelles mœurs et institutions .L'exil vers l'Egypte, étape essentielle de l'apprentissage du héros, fait découvrir la diversité des coutumes, mais surtout des religions. Or, on sait que toutes les religions se considèrent au-dessus des autres, qu'elles n'ont pas l'habitude de se tolérer, car cela nierait le principe de vérité universelle, dont elles se réclament. L'expérience de la diversité débouche sur un constat de la relativité des cultures et des contradictions des dogmes entre eux. Elle redouble le passage de Zadig à la condition d'esclave, lequel lui donne un autre point de vue sur la société. Le héros n'est plus en mesure de juger avec ce qu'on lui a appris et, dès lors, s'appuie sur le bon sens, c'est-à-dire la raison naturelle. En effet, privé de tout repère familier, sorte de figure humoristique du chevalier errant, Zadig en revient instinctivement au guide universel : la raison. Comme il le dit à Sétoc, « la raison est plus ancienne »[35], c'est-à-dire plus légitime et fondamentale que n'importe quel coutume édictée par telle culture, par essence relative et ponctuelle dans l'histoire de l'humanité. Le héros, contre les aléas du sort et les menées obscures de la destinée, prend la raison pour guide, ce qui fait de lui un sage.

Ainsi, dénonçant l'arbitrarité des dogmes et la diversité des religions, qui provoque guerres et disputes, Voltaire n'en renonce pas pour autant au principe de raison universelle.

C'est l'idée que révèle Voltaire à travers ce passage :

> « Zadig, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin: il s'adressa d'abord au Celte, comme au plus furieux; il lui dit qu'il avait raison, et lui demanda du guide; il loua le Grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprits échauffés. Il ne dit que très peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit: Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot, ils se récrièrent tous. N'est ilpas vrai, dit il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne? Assurément, répondit le Celte. Et vous, monsieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs? Oui, dit l'Egyptien. Le poisson Oannès, continua−t−il, doit céder à celui qui a fait lamer et les poissons. D'accord, dit le Chaldéen. L'Indien, ajouta−t−il, et le Cathay en, reconnaissent comme vous un premier principe; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le Grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un Etre supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le

[35] Voltaire, *Zadig ou la Destinée*, Paris, 1747, P.18

> Grec qu'on admirait, dit que Zadig avait très bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis, répliqua Zadig, et il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. Sétoc, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami Zadig dans sa tribu. Zadig apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu. »[36]

Les hommes peuvent s'entendre, mais pour peu qu'ils jugent selon la raison. Voltaire a donc toujours lutté contre le fanatisme, non pas pour nier Dieu, mais pour opposer un déisme raisonnable et universel à des religions ritualistes, intolérantes, qui s'excluent les unes les autres.

Emule d'un Newton démontrant l'admirable harmonie des lois mathématiques qui ne sauraient être le fruit du hasard, Voltaire suppose une intelligence suprême, un Dieu horloger pour commander cette harmonie. Pour lui, se débarrasser de l'idée de Dieu reviendrait à rendre le monde incompréhensible. La diversité des religions n'annule pas Dieu mais le dogme, déstabilisant le pouvoir clérical et condamnant les excès, que l'Eglise justifie au nom de la vérité divine. Cependant, même si Dieu a pensé le monde, il n'intervient pas dans le cours des choses humaines et ne nous permet pas d'accéder à une vérité métaphysique, à une vision divine du cosmos. Le déisme voltairien incarne donc une solution modérée entre le christianisme et le rationalisme. Voltaire n'est pas un athée, il rationalise la religion sans la détruire. Ainsi la religion se vide de tout mystère surnaturel : elle consiste à respecter le principe divin et à pratiquer une morale raisonnable, tolérante à l'égard d'autrui. Le déisme voltairien pourrait donc se confondre avec un christianisme raisonnable, purgé de ses excès, excluant le péché originel qui condamne définitivement l'homme. C'est donc une adaptation de la religion aux principes du progrès et à la confiance en homme, non plus en rapport avec les sphères célestes, mais avec la société des autres hommes. Cette conception de Voltaire sur la religion nous révèle son idée particulière sur la providence.

2.1.2- La providence chez Voltaire

Voltaire nous dépeint un monde livré au hasard, à un désordre malicieux et cruel parfois. Disons plutôt que le philosophe de Ferney crée selon sa fantaisie un univers en harmonie avec sa pensée du moment. Voltaire n'est pas dupe de sa fiction, il lui arrive parfois d'appuyer sur la plume de souligner l'invraisemblance voulue des situations. Il fait dire à Candide :

[36] Voltaire, Op. Cit. P.22

« Voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. » [37], ce à quoi Martin répond : « - Cela n'est pas plus extraordinaire que la plupart des choses qui nous sont arrivées »[38]. Candide et ses amis sont les joués d'une divinité en folie, ils sont précipités à leur corps défendant dans des aventures sans lien entre elles. Aiguillonnés par la contingence, ils fuient un malheur qui les poursuit sans reprit Notre vie est une mauvaise pièce de théâtre. A leur rencontre chez les Jésuites à Paraguay, le frère de Cunégonde disait à candide et Cacambo : « La providence vous envoie ici pour nous seconder. »[39]Mais la situation s'est tournée autrement que Candide a donné la mort à son future beau-frère. Candide qui pensait avoir réparé ses péchés en sauvant la vie à deux filles du pays des oreillons n'a fait que provoquer la colère des habitants de ce pays : «Dieu soit loué, mon cher Cacambo! J'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures: si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.» ….. «C'est un jésuite, c'est un jésuite! Nous serons vengés, et nous ferons bonne chère; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite!»… «Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria tristement Cacambo, que ces deux filles nous joueraient d'un mauvais tour.» Candide, apercevant la chaudière et les broches, s'écria: «Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. »[40]C'est grâce à l'habileté de son valet Cacambo qui a pu faire comprendre au oreillons que loin d'être des jésuites ceux qu'ils prétendent rôtir sont des ennemis des jésuites et que Candide vient même de tuer un jésuite ce qui leurs valait la vie. Il est claire de comprendre que dans des situations données le mal conduit à un bonheur inattendu ; seule la nature sait le cours des choses. Très étonné d'une telle étrange situation, candide affirme :

> « Quel peuple! disait-il, quels hommes! Quelles mœurs! si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de Mlle Cunégonde, j'étais mangé sans rémission. Mais, après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite. »[41]

A croire Voltaire, on peut dire que le mal n'est jamais dépourvu totalement de sens ni de justification. C'est justement le cas dans le livre de la Genèse où le malheur de Joseph a permis à Israël d'éviter la famine.

[37] *Voltaire op cit p.137*
[38] *Idem*
[39] *Ibid, P.68*
[40] *Voltaire, Op. Cit. P ;74-75*
[41] *Ibid, P.75*

Comme le disait parfois son précepteur Pangloss, si Candide n'avait pas été chassé d'un beau château à grand coups de pied au derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, il ne serait pas là, dans sa petite métairie pleine d'orangers, à manger des pistaches et à cultiver son jardin. Si nous nous référons à *Zadig ou la destinée*, les chapitres XIV à XVI prolongent et accentuent la réflexion sur le problème du mal. Qui est responsable des malheurs humains ? Zadig se trouve en effet confronté à des récits qui semblent violer les lois logiques de la morale qui voudraient qu'un vertueux soit heureux comme le pêcheur, Astarté, tandis que le voleur immoral ne le soit pas. Or c'est bien le contraire qui se produit. Dieu serait-il donc injuste ? L'univers ne serait qu'un chaos où le hasard provoque les évènements ? Est-ce que l'existence du mal doit faire conclure qu'il n'y a pas de providence ? Même si l'on constate dans ces trois récits que les passions humaines comme les cupidités, jalousie, envie, haine etc.… causent les infortunes des personnages, la question demeure tout entière, car la seule responsabilité humaine ne saurait expliquer les aventures de Zadig. Ainsi le conte de Voltaire hésite entre le providentialisme et le hasard. En outre, si l'on reconnait l'existence de la providence, pourquoi la volonté de Dieu autorise-t-elle le mal à s'accomplir ?

Ce débat théologique sur la providence repose sur une contradiction : comment poser à la fois la perfection divine c'est-à-dire la véracité, la bonté, la toute-puissance, infinité etc. et comprendre le mal et de l'injustice sur la terre, si ce Dieu a tout créé ? La théologie chrétienne a résolu ce paradoxe grâce à la doctrine du péché origine.

C'est l'idée que développent Mike Bennett, Ken Giese, Don Henson, Doug Johnson dans leur brochure intitulé *Pourquoi Dieu permet-Il le mal et la souffrance ?*:

> « Satan, apparaissant sous la forme d'un serpent, mentit à Eve, la tenta, l'encourageant à décider d'elle-même ce qui constitue le bien et ce qui constitue le mal (Genèse 3:4-5). Adam lui emboita le pas. Ils décidèrent donc tous deux de rejeter les instructions divines et de suivre leur propre chemin – la voie de la désobéissance, qui conduit à la souffrance. Quand Adam et Eve choisirent d'ignorer les instructions divines, ils engagèrent l'humanité sur la voie de l'indépendance et de l'autodétermination. Ils dirent à Dieu, en somme, d'aller S'occuper de Ses affaire »[42]

L'homme seul est pécheur. Dieu a mis en l'homme un libre arbitre qui l'autorise à choisir et l'en rend responsable. L'innocence de Dieu est donc sauve. Cependant, jusqu'où va la liberté humaine ? L'homme est-il assez libre pour n'être déterminé par aucune autre force que sa propre volonté ? Peu de philosophies vont en ce ses. D'autre part, certaines

[42] Mike Bennett, Ken Giese, *Pourquoi Dieu permet-il le mal et la souffrance ?* , 2014 ? p. 7

catastrophes naturelles accablent des innocents sans que nul homme n'en soit responsable. C'est le cas des désastres de Lisbonne dont Voltaire nous fait cas :

> « Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
> Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
> Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
> Cent mille infortunés que la terre dévore,
> Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
> Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
> Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours !
> Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
> Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
> Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
> Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ? »
> Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
> « Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ? »
> Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
> Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? »[43]

Qu'en est-il de la volonté de Dieu dans cette forme apparente d'injustice. La notion de providence vient alors résoudre ce paradoxe : les malheurs que nous croyons tels ne sont injustifiables et incompréhensibles qu'aux yeux de l'homme, mais ils participent du parfait projet divin. A l'échelle humaine, ce qui semble chaos n'en est pas moins ordre aux yeux de Dieu. Comme le dit le commun des mortels : « A quelque chose malheur est bon ». Seul Dieu sait là où va le monde et maitrise la raison des choses.

L'épisode des six rois détrônés à Venise est révélateur :

Tous les domestiques ayant disparu, les six étrangers, Candide et Martin, demeurèrent dans un profond silence. Enfin Candide le rompit:

> Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie. Pourquoi êtes-vous tous rois? Pour moi, je vous avoue que ni moi ni Martin nous ne le sommes.» .. «Je ne suis point plaisant, je m'appelle Achmet III; j'ai été grand sultan plusieurs années; je détrônai mon frère; mon neveu m'a détrôné; on a coupé le cou à mes vizirs; j'achève ma vie dans le vieux sérail; mon neveu le grand sultan Mahmoud me permet de voyager quelquefois pour ma santé; et je suis venu passer le carnaval à Venise.» lui répondit Cacambo

Un jeune homme qui était auprès d'Achmet parla après lui :

[43] Voltaire, Op. Cit. p.1

«Je m'appelle Ivan; j'ai été empereur de toutes les Russies; j'ai été détrôné au berceau; mon père et ma mère ont été enfermés; on m'a élevé en prison; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit: le suis Charles-Édouard, roi d'Angleterre; mon père m'a cédé ses droits au royaume; j'ai combattu pour les soutenir; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues; j'ai été mis en prison; je vais à Rome faire une visite au roi mon père, détrôné ainsi que moi et mon grand-père; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole et dit: Je suis roi des Polaques; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires; mon père a éprouvé les mêmes revers; je me résigne à la Providence comme le sultan Achmet, l'empereur Ivan, et le roi Charles-Édouard, à qui Dieu donne une longue vie; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit: Je suis aussi roi des Polaques; j'ai perdu mon royaume deux fois; mais la Providence m'a donné un autre État dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule. Je me résigne aussi à la Providence; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre; je suis Théodore; on m'a élu roi en Corse; on m'a appelé Votre Majesté, et à présent à peine m'appelle-t-on Monsieur; j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier; j'ai eu deux secrétaires d'État, et j'ai à peine un valet; je me suis vu sur un trône, et j'ai longtemps été à Londres en prison sur la paille ; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu, comme Vos Majestés, passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi Théodore pour avoir des habits et des chemises; Candide lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, cet homme qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne? »[44]

Voltaire nous suggère par-là que l'existence enviée de monarque n'est qu'une singulière plaisanterie. Contrairement à ce que nous aurions pu croire, elle n'échappe pas aux lois communes et connait elle aussi de redoutables retournements de situation. Zadig qui était esclave est devenu de par sa vertu le conseillé du marchand Sétoc son maitre.

« Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. Zadig, voyant qu'il avait excité sa curiosité, la redoubla en lui apprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères à son commerce; les pesanteurs spécifiques des métaux et des denrées sous un volume égal; les propriétés de plusieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un sage. Sétoc lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avait tant estimé. Il le traita bien, et n'eut pas sujet de s'en repentir. Arrivé dans sa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces d'argent à un Hébreu auquel il les avait prêtées en présence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, et

[44] Voltaire, Op. Cit. p.134-136

l'Hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia sa peine à Zadig, qui était devenu son conseil. »[45]

Zadig avait essayé de s'expliquer son sort comme l'ouvrage de la providence. Cette providence lui avait même envoyé un interprète.

2.2 Changement de perspective chez Voltaire : pessimisme noir de voltaire.

Il faut chercher dans la vie de voltaire les origines de la crise qui le fait s'opposer à l'optimisme de Leibniz et lui fait examiner à nouveau le problème du mal. Pour voltaire il est difficile de reconnaitre pleinement l'existence du mal quand on ne l'éprouve pas. Voltaire avait donc pu louer à une certaine heure la belle vie et rabaisser le mal. C'est ce qu'il nous dit à travers cet extrait :

« Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois :
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer. »[46]

Voltaire écrit son conte *candide* dans l'intention de démontrer la fausseté de l'axiome optimiste tout est bien. Signalons tout de suite que le bien pour Voltaire n'est jamais autre chose que le bonheur. Or il ya très peu de bonheur dans la vie des hommes.

Tout prouve au contraire que la vie est faite surtout de calamités, de souffrances, d'injustice et d'espérances déçues. C'est le cas dans Candide au 18è chapitre où les bulgares étaient venu dans le château et ont tués le baron, sa femme, son fils et Cunégonde fut violée. IL est même certain que si on doit en juger par ce qui se passe sur cette terre, le bien ne dépasse jamais le mal. Comme le peu de bonheur éprouvé par les individus doit faire le bonheur total c'est-à-dire le bien de notre terre il est impossible que le mal particulier face le bien général. En se limitant ainsi aux hommes et à la terre ,Voltaire réduit à une absurdité la thèse fondamentale de l'optimisme ou plutôt le pastiche caricatural de cette thèse énoncé par Pangloss : les malheurs particuliers font le bien général ; de sorte que plus il y a malheurs particuliers et plus tout est bien . Quand la vie arracha à Voltaire son bonheur il se contenta de chercher dans l'expérience des raisons pour nier l'optimisme.

[45] Ibid ; p.17
[46] Voltaire, Op. Cit. p.7

On a souvent dit que le tremblement de terre de Lisbonne fut l'élément catalytique pour ainsi dire dans le développement des idées voltairiennes sur le problème du mal. Cette catastrophe a mis au point les questions du mal et de l'optimisme et précipita chez Voltaire toute la résistance latente qu'il manifestait depuis longtemps contre l'ancien axiome « tout est bien.»[47] Dans *Le poème sur le désastre de Lisbonne* on trouve le reniement définitif de l'optimisme. A Cause des vues exprimées par Voltaire dans ce poème sur le problème du mal et qui se rapporte à la genèse de Candide, il est nécessaire d'en dégager la leçon essentielle : IL est claire qu'à cette époque Voltaire blâme l'optimisme surtout parce qu'il n'apporte pas de consolation à nos misères. La connaissance personnelle du mal a bouleversé tout l'être moral de Voltaire ;et il s'est trouvé en 1755 entièrement dépourvu de remède .Il veut qu'une explication du mal le console et le rassure. Mais l'optimisme à la différence de la théodicée chrétienne n'est pas consolant. D'abord il définit le mal en fonction du bien et tend donc à en diminuer la force. Sans doute devine –t- on dans *candide* un Voltaire libéré de la hantise du mal mais on y voit aussi un Voltaire épuisé qui a besoin de repos après une période d'épreuves harcelantes. Quand on cherche l'inspiration de *candide* on parle de toute cette période qui s'étend de la mort de Mme du châtelet et de la fin du séjour à CIREY jusqu'en 1759. On a raison car *candide* est le fruit de toute l'expérience de Voltaire et surtout, il est le résultat de sa rencontre avec le mal.

En résistant à l'optimisme de Leibniz, Voltaire rejette aussi les explications du mal qu'on trouve dans toutes les religions et dans tous les systèmes philosophiques. Il ne sera jamais possible de résoudre ces deux axiomes contradictoires : un Dieu bon et tout puissant existe et le mal existe. Tout ce que notre ignorance nous permet de savoir c'est qu'il y a du mal sur la terre :

«Éléments, animaux, humains, tout est en guerre. Il le faut avouer, le mal est sur la terre : Son principe secret ne nous est point connu. De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ? »[48]

Dans *Zadig* Voltaire a déjà résisté à l'optimisme irraisonné de Leibniz. En effet, le Providentialisme de Leibniz, la doctrine établissant que tout événement est causé et voulu par Dieu, ce qui en vient à nier l'existence de la liberté humaine, position que Voltaire refuse d'adopter. Pour notre conteur, l'homme subit l'influence de la providence sans être pour autant privé totalement de la liberté :

[47] *Ibid*, p.2
[48] Voltaire, Op. Cit. p. 4

« Cet illustre fugitif, arrivé sur le bord d'une colline dont on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un moment [1] de retour sur lui−même, et s'écria: Qu'est−ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous servi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'âme abîmée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte. »[49]

Ce long passage nous révèle bien que *Zadig* tourne en dérision la conception leibnizienne selon laquelle « tout est bien et tout est nécessaire »[50],

« O malheureux mortels ! ô terre déplorable !
O de tous les mortels assemblages effroyable !
Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien »[51]

On voit clairement que dans le Poème sur le désastre de Lisbonne Voltaire renonce définitivement à l'optimisme irraisonné de Leibniz. Il va développer un pessimisme noir. Cette attitude pessimiste développée par voltaire est représenté par Martin. Le mal est partout, le bien n'existe pas. L'homme est intrinsèquement pervers, il est né pour l'angoisse ou l'anuit. Le réquisitoire de Martin est terrible :

« Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelque autre famille. Partout les faibles ont en exécration les puissants devant lesquels ils rampent, et les puissants les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes, qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. »[52]

Un tel système conduit immanquablement au fatalisme et à l'inaction.

Ce point de vue est plus proche de la sensibilité de Voltaire. Avec *Candide* il nous montre que l'innocence peut exister et surtout que le pessimisme nous pousse à l'inaction s'il n'existe aucune espérance d'améliorer notre sort.

[49] Ibid, p.15
[50] Wilhelm Gottfried Leibniz, Op.Cit. p.114
[51] Voltaire, Op. Cit. .1
[52] *Idem* p.98

Ce pessimisme noir permet à Voltaire de trouver une solution finale au problème du mal. Cette solution consiste dans la soumission et au Travail sans raisonner sur son sort tout en gardant l'Espoir qu'un jour tout serra heureux.

2.2.1 La soumission à la providence dans le silence comme solution au problème du mal.

Cette leçon sera donnée par un derviche. Le sage oriental dédaigne les questions et livre à ses interlocuteurs la fable du sultan qui ne se préoccupe pas des souris embarqués sur son bateau .Ce qui veut dire que Dieu a peu d'égard pour sa créature. Lorsque Pangloss demande au derviche de savoir ce que c'est qu' « un aussi étrange animal que l'homme a été formé » , le derviche n'hésita pas de lui servir comme réponse : « De quoi te mêles-tu ? » il continu un peu et dit : « est-ce là ton affaire ? ». Candide à son tour dit : « Mais, mon révérend père, il y a horriblement de mal sur la terre. », « Qu'importe, qu'il est du mal ou du bien ? » A ces mots Pangloss demande « Que faut-il donc faire ? » La réponse que le derviche va lui servi est « te taire ». En voulant continuer avec ces débats sur « des effets et des causes, du meilleur des monde possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'âme, et de l'harmonie préétablie, le derviche leur ferma la porte au nez».[53] Il apprend ainsi à ses visiteurs qu'il faudra se défier de la métaphysique, affrontement d'idéologies sans lien avec la réalité concrète et dont les réponses ne peuvent qu'être stériles.

Il est important de noter que Voltaire ne se plaint jamais de la providence et ne la cherche même pas. Il vit entièrement dans ce monde ; à la différence de Zadig, il ne regarde même pas le ciel. C'est que Voltaire aussi se borne pour le moment à notre terre sans chercher les raisons ultimes de notre existence. Il croit plus que jamais que la vie humaine ne compte guère dans les desseins de la providence. Voltaire s'irrite contre la témérité humaine qui veut connaitre les voies de la providence. Le derviche qui passait pour le meilleur philosophe de Turquie est du même avis. Le derviche refuse de raisonner sur les rapports entre Dieu et les hommes et dans ce refus se trouve l'inspiration la plus profonde de cette nouvelle attaque contre l'optimisme : c'est le dégout de la métaphysique qui est déjà bien évident dans le poème sur le désastre de Lisbonne. Sans avoir trouvé de solutions entière Voltaire tombe sur une réponse provisoire à l'énigme. Cette réponse se trouve non pas avant tout dans le mot espérance qui est ici complètement sans conviction mais dans le mot soumission :

> « Je désire humblement, sans offenser mon maître,
> Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre

[53] Voltaire, Op. Cit. p. 152

Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible,
Il n'est point orgueilleux, hélas ! il est sensible. »[54]

Il va un peu loin et dit :

« Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
je ne me lève point contre la providence ».55

Quant Voltaire parle de soumission il n'entend pas celle qui n'accuse pas Dieu du mal qui nous afflige. La providence divine est générale donc elle est inexplicable. Il faut adorer Dieu et avoir confiance en sa bonté ultime. Mais puisque la providence divine est générale il n'est plus nécessaire de regarder comme un décret spécial de Dieu tout malheur qui nous arrive. Nous pouvons protester contre le mal et le combattre sans offenser Dieu et sans murmurer contre sa providence.

Voltaire comprend que cette soumission ne peut être réelle si les hommes restent sans rien faire, c'est à dire sans travailler car c'est le travail qui peut les rendre heureux. C'est pourquoi voltaire voit dans le travail un moyen de palier un temps soit peu au problème du mal dans le monde.

2.2.2 Le travail dans l'espérance comme solution au problème du mal

Cette solution sera donnée par le vieillard turc. Quand Pangloss cherche à savoir au près du vieillard le nom de muphti qu'on venait d'étranger, celui-ci le répond :

«Je n'en sais rien, répondit le bonhomme; et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun vizir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive.»[56]

Ce qui signifie que ce vieillard ne se mêle pas du tout des affaires du monde . Il n'a autre soucis que de chercher à améliorer sa condition en cultivant son jardin. Candide à son tour demanda au vieillard la qualité et la superficie d'espace qu'il possède, celui-ci le répond sans tarder :

[54] *Ibid* p.3
[55] Ibid, p.8
[56] Voltaire, Op. Cit. p.152

« Je n'ai que vingt arpents, répondit le Turc; je les cultive avec mes enfants; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice, et le besoin.»[57]

Ceci veut dire que quelque soit la situation, l'homme doit s'y contenter et garder son courage en travaillant car c'est dans ce travail que l'homme peut espérer une amélioration de sa condition de vie. Si Candide dit à Cunégonde que tout ira bien, c'est pour l'amener à garder courage et à espérer le meilleur. Le « Ne désespérez de rien »[58]de Cacambo est un invite qu'il adresse au désolé Candide lorsqu'ils sont tombé dans les mains des oreillons qui ont voulu les mette à la broche. Tout au long du roman, Candide espère. Son espérance s'appelle Cunégonde. Même si finalement elle est désabusée, elle a constitué le moteur de ses actions :

« …..Candide avait un grand avantage sur Martin, c'est qu'il espérait toujours revoir Mlle Cunégonde, et que Martin n'avait rien à espérer; de plus il avait de l'or et des diamants.»[59]

Donc l'espérance aussi constitue une solution au problème du mal. Puisque tout en espérant, l'homme prend conscience que quelque soit sa situation présente, il sera heureux un jour. C'est ce qui fait dire à Candide quand il retrouve l'un de ses moutons perdus :

« Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver Cunégonde.» Il continue et dit : « il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle Cunégonde. C'est toujours bien fait d'espérer. »[60]

Voltaire reconnait que, tout comme l'espoir, un part de bonheur introduit dans une suite de malheur peut donner un plaisir disproportionné. C'est, en effet la surabondance des calamités qui fait valoir un petit bonheur imprévu à tel point qu'il parait égaler ou même sur passé les infortunes qui l'ont précédé. Candide perd la plupart des richesses qu'il a emportées d'Eldorado et patron Vanderdendur lui vole presque tout le reste. Un peu plus tard, il a le bonheur inattendu de retrouver un de ses moutons rouges.

Candide eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamants d'Eldorado.

Voltaire reconnait dans Candide qu'il y a un optimisme valable et que c'est l'état confiant d'une âme qui espère réaliser un bien.

L'espérance assure donc aux hommes le courage nécessaire pour affronter l'adversité et pour échapper au découragement. Malgré tous les malheurs que Candide essuie, il favorise

[57] Ibid ; p.153
[58] Ibid, p.74
[59] Voltaire, Op. Cit. p.97
[60] *Ibid*, p.131

le système de Pangloss chaque fois qu'il espère revoir Cunégonde. En abordant à Venise où il s'attend à retrouver sa Cunégonde, il est transporté par la joie.

> «Dieu soit loué dit Candide, en embrassant Martin; c'est ici que je reverrai la belle Cunégonde. Je compte sur Cacambo comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.»[61]

Voltaire nous fait la différence entre l'espérance et l'illusion. C'est ce qu'il dit dans son poème sur le désastre de Lisbonne :

> « Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
> Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.»[62]

Pour éviter une telle illusion, Voltaire invite les hommes à aménager, à civiliser le monde ; il faut, chacun de notre côté s'attaquer modestement à la tâche. Voltaire propose une religion du travail seule capable d'apporter un bonheur limité et reformera l'individu. Pour fermer le débat, Candide va servir une réponse définitive à l'éternel questionneur Pangloss : « il faut cultiver notre jardin.»[63]

[61] *Ibid*, p.118
[62] Voltaire, Op.Cit. p.8
[63] Voltaire, Op. Cit. p.154

Chapitre III : Les mérites et les limites de la conception voltairienne du mal.

La conception voltairienne du mal est une démonstration purement philosophique et qui, sans doute mérite beaucoup d'appréciation selon les lecteurs au travers les siècles. Cependant, c'est aussi un débat contradictoire et antinomique qui oppose les spiritualistes ou les idéalistes aux matérialistes, voire même certaines religions. Le présent chapitre sera consacré à cette analyse critique.

3.1 Les mérites de la conception voltairienne du mal.

3.1.1 Les approbations philosophiques de la pensée de Voltaire

Voltaire a le mérite de dépasser la conception des philosophes optimistes qui affirment dogmatiquement que « tout est bien » pour apaiser la douleur des souffrances que subissent les hommes, soit pour gagner de l'argent. Il ne s'agit pas non plus de transformer cette conception en croyance dogmatique : c'est le déisme rationnel de voltaire opposé au déisme mystique. En critiquant vigoureusement cette vision optimiste de Leibniz, Voltaire entre dans le débat rationnel, l'un des thèmes capitaux du rationalisme et faire un pari philosophique du déisme sur la question du mal dans un monde créé par Dieu. L'originalité de la pensée de Voltaire réside dans le fait qu'il parle de la raison universelle. Voltaire oppose un déisme raisonnable et universel à des religions ritualistes, intolérantes.

Voltaire a également le mérite de nous faire cas de l'inutilité de la religion qui ne serait être d'aucun secours face à la présence du mal sur la terre. C'est précisément dans *candid*e que voltaire nous caricature le caractère intolérant de la religion, la barbarie et le fatalisme pratiqué par les religieux.

> « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de
>
> Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de
>
> Trembler. On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-benito, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le san-benito de Candide étaient peints de flammes renversées, et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes ; mais les diables de Pangloss portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et

entendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait ; le Biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable. Candide, épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même: «Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres? Passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher Pangloss, le plus grand des philosophes! Faut-il vous avoir vu pendre, sans que je sache pourquoi! Ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes! Faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! ô mademoiselle Cunégonde! La perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre!»[64]

Malgré une telle supposée solution si cruelle et inhumaine, la terre trembla de nouveau ce même jour. Ce qui veut dire que leur Dieu n'est pas avec eux et tout ce qu'ils ont fait sont de nul effet. C'est une critique de l'optimisme sensible dans le discours direct de candide ; à la fin du chapitre, la reprise du crédo de Leibniz « le meilleur des mondes possible »[65] démenti par les faits et une critique indirect d'un peuple superstitieux et crédule fasciné par le spectacle de la mort. Tout ce - ci conduit à une remise en cause de la providence.

Cette conception de Voltaire est d'une importance capitale et d'une actualité assez brulante. A cet effet, bon nombre de philosophes à sa suite ont également apporté leur contribution sur cette question. Au nombre de ceux-ci, nous allons présenter la conception de Diderot, d'Holbach et de jonas Hans. En évoluant dans le même sens que Voltaire, le déiste français Dénis Diderot, critique lui aussi, la religion et ses pratiques. Dans un entretien avec la Maréchale en 1777, Diderot semble condamné la religion comme étant la cause des malheurs humains, de toutes sortes de problèmes qui encombrent les humains qu'ils soient passés, présents ou futures.

« DIDEROT: Pour moi, je ne doute point (...) que de temps en temps lareligion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

LA MARÉCHALE: Petit à petit, cela fait somme.

DIDEROT: Mais croyez-vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les nations. Il n'y a pas un musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophète, en exterminant tous les chrétiens, qui, de leur côté, ne sont guère plus tolérants. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans une même contrée, des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre histoire ne nous en offre que de trop récents et de trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue

[64] Voltaire, Op. Cit. p .28
[65] Wilhelm Gottfried Leibniz, Op. Cit. p.116

dans la société entre les citoyens, et dans la famille entre les proches, les haines les plus fortes et les plus constantes. »[66]

A la suite de Diderot, le philosophe d'origine allemande Paul Henri Dietrich d'Holbach conçoit la religion comme un instrument au service du pouvoir. Dans son conte Le bon sens, il détruit complètement l'idée de la providence selon laquelle Dieu a créé le monde et le gouverne pour le bonheur de l'humanité, même si parfois le sens des événements terrestres tragiques nous échappe. Pour ce faire, d'Holbach ridiculise par la parodie des paroles du derviche :

« O Allah ! disait-il, que ta tendresse est ineffable pour tes serviteurs, qu'ai-je fait pour mériter les biens dont ta libéralité m'accable ? O monarque des cieux ! O père de la nature ! Quelles louanges pourraient dignement célébrer ta munificence et tes soins Paternels ! O Allah ! Que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes ! »

« O Allah ! Que tes bontés sont grandes pour les enfants des Hommes ! »

« O Allah ! Que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! Ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables si dangereux pour nous. Par un effet de ta providence, qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent les uns les autres, et nous fournissent des repas somptueux. O Allah que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! »[67]

La religion n'est pour lui qu'un outil d'asservissement. C'est l'idée qu'il développe en disant :

« La religion est l'art d'enivrer les hommes de l'enthousiasme pour les empêcher de s'occuper des maux dont les accablent ceux qui gouvernent ici-bas.»[68]

C'est ce qui le pousse à nier complètement la providence. Dans Le bon sens, il dresse une longue chaine de questions qui justifie sa position.

« Mais comment prendre confiance en une Providence maligne qui se rit, qui se joue du genre humain ? Comment veut-on que j'admire la marche inconnue d'une sagesse cachée, dont la façon d'agir est inexplicable pour moi ? Jugez-la par ses effets, direz-vous; c'est par là que j'en juge, et je trouve que ces effets sont tantôt utiles et tantôt fâcheux pour moi. On croit justifier la Providence en disant que, dans ce monde, il y a beaucoup plus de biens que de maux, pour chacun des individus de l'espèce humaine. En supposant que les biens dont cette Providence nous fait jouir sont comme cent, et que les maux sont comme dix, n'en résultera-t-il pas toujours que contre cent degrés de bonté la Providence possède un dixième de malignité ? Ce qui est incompatible avec la perfection qu'on lui suppos. »[69]

Comme Voltaire, d'Holbach propose comme solution au problème du mal le travail, car malgré la providence, les hommes travaille rudement afin de subvenir à leur besoin.

[66] Denis Diderot, *Entretien d'un philosophe avec une Maréchale*, 1777
[67] Le Baron d'Holbach, *Le bon sens*, 1772, p.1
[68] *Idem*
[69] *Ibid*, p.2

« Tous les livres sont remplis des éloges les plus flatteurs de la Providence, dont on vante les soins attentifs; il semblerait que, pour vivre heureux ici-bas, l'homme n'aurait besoin de rien mettre du sien. Cependant, sans son travail, l'homme subsisterait à peine un jour. Pour vivre, je le vois obligé de suer, de labourer, de chasser, de pêcher, de travailler sans relâche; sans ces causes secondes, la cause première (au moins dans la plupart des contrées) ne pourvoirait à aucun de ses besoins. Si je porte mes regards sur toutes les parties de ce globe, je vois l'homme sauvage et l'homme civilisé dans une lutte perpétuelle avec la Providence; il est dans la nécessité de parer les coups qu'elle lui porte par les ouragans, les tempêtes, les gelées, les grêles, les inondations, les sécheresses et les accidents divers qui rendent si souvent tous ses travaux inutiles. En un mot, je vois la race humaine continuellement occupée à se garantir des mauvais tours de cette Providence que l'on dit occupée du soin de son bonheur. »[70]

Dans la même perspective, le philosophe allemand Hans Jonas condamne l'idée de la providence plus précisément dans son article *Le concept de Dieu après Auschwitz*. Selon lui, devant l'horreur sans précédent que représente l'extermination des Juifs par les nazis, se pose inévitablement la question: Dieu a-t-il pu laisser faire cela? Le Dieu dont il est ici question n'est pas celui des philosophes, mais celui de la Bible et, précisément encore, celui de la Torah juive, censé être précisément le gardien du peuple d'Israël. Or, H. Jonas constate que la justice n'est jamais venue que des hommes, que Dieu a failli à sa vocation. C'est l'idée que Hans développe dans l'extrait qui suit :

« Étant donné les actes véritablement monstrueux et en tièdement unilatéraux que les humains faits à son image[celle de Dieu] commettent parfois envers d'autres humains sans la faute de ces derniers, on devrait s'attendre que le bon Dieu brise de temps en temps sa propre règle, l'extrême retenue de sa puissance, et qu'il intervienne par un miracle salvateur. Aucun de ces miracles salvateurs, pourtant, ne s'est produit; pendant toutes les années qu'a duré la furie d'Auschwitz, Dieu s'est tu. Les miracles qui se produisirent vinrent seulement d'êtres humains: ce furent les actions de ces justes, isolés, inconnus parmi les nations, qui ne reculèrent pas même devant l'ultime sacrifice pour sauver Israël, pour adoucir son sort, voire, s'il ne pouvait en être autrement, pour le partager à cette occasion. [...] Mais Dieu, lui, s'est tu. Et moi, je dis maintenant: il n'est pas intervenu, ce n'est point qu'il ne le voulait pas, mais parce qu'il ne le pouvait pas. Je propose, pour des raisons inspirées par l'expérience contemporaine de façon déterminante, l'idée d'un Dieu qui pour un temps-temps que dure le processus continué du monde s'est dépouillé de tout pouvoir d'immixtion dans le cours physique des choses de ce monde; d'un Dieu qui donc répond au choc des événements mondains contre son être propre, non pas «d'une main forte et d'un bras tendu» comme nous le récitons tous les ans, nous les

[70] *Idem*

juifs, pour commémorer la sortie d'Egypte-mais en poursuivant son but inaccompli avec un mutisme pénétrant. »[71]

C'est à dire la bonté de Dieu étant irréfutable, il faut bien alors affirmer que c'est de sa puissance que Dieu s'est dépris. L'idée même de toute-puissance étant contradictoire en soi, car à quoi s'appliquerait une puissance absolue?, doit donc être abandonnée. Ce qui est frappant, c'est que l'expérience historique du mal comme ce fut le cas d'Auschwitz, implique une remise en question de l'idée même de la providence. Le mal absolu implique donc de renoncer à une conception de Dieu qui en ferait le Seigneur de l'Histoire. Il n'est plus le Seigneur en ce sens qu'il n'est plus supérieur aux maux de la terre et des hommes. Son silence même est le signe de son impuissance plus que de son indifférence. En claire, Hans conçoit le mal comme la faiblesse de Dieu.

3.1.2 Les apports des mythologies.

La question du mal dans le monde n'est pas seulement un débat mené par les philosophes. Bien avant les philosophes, la question du mal préoccupait beaucoup les mythologies. c'est une question dont traitent également les mythes. Comment sont traité alors la question du mal dans les mythologies? La mythologie égyptienne s'intéressait aussi à la question du mal. En effet, le problème que pose l'existence du mal dans le monde est incarnée dans la jalousie de Seth, qui, en jetant son frère Osiris dans le Nil suite au règne empreint de bonté, de justice et de sagesse de son frère Osiris. Donc selon le mythe d'Osiris, Seth est l'incarnation sans doute du mal. Il a fallu que Horus fusse né pour que Seth soit vaincu. Cette victoire sur le mal devint effective grâce à l'œil d'Horus, un véritable symbole de victoire du Bien sur le Mal. Horus est le Dieu du Ciel dans l'Antiquité égyptienne. Il est représenté sous la forme d'un faucon ou bien sous la forme d'un homme à tête de faucon. Chez les égyptiens, le faucon représente la force physique et intellectuelle, et l'élévation spirituelle. Ses deux yeux ont des significations distinctes. Son œil gauche représente la force du féminin, et la lune, son œil droit symbolise la force du masculin et le soleil. L'œil gauche est le passé, l'œil droit l'avenir. Les deux yeux d'Horus réunis le rendent capables d'être partout à la fois (passé/futur).Dans la mythologie égyptienne, Seth est l'incarnation du mal. Il tue le père d'Horus par jalousie, et Horus, pour venger son père, va combattre contre lui durant 80 ans.

Lors d'un combat, Seth parvient à arracher l'œil gauche d'Horus. Il le découpe alors en six morceaux, qu'il disperse dans le Nil. Thot, dieu de l'arithmétique et de l'écriture, parvient à récupérer et à reconstituer les fragments de l'œil d'Horus, afin de les lui rendre. Il ne

[71] Jonas Hans, *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, Rivages, 1994, p.34

retrouve que cinq morceaux de l'œil, et reconstitue le dernier morceau manquant. L'œil d'Horus prend alors le symbole de la victoire et de la supériorité du bien sur le mal.

En claire, selon le mythe osirien, c'est l'œil d'Horus qui constitue la solution au problème de mal contrairement à la conception voltairienne du mal, selon laquelle, la solution au problème du mal réside dans le travail et la soumission.

> « Pour les anciens Égyptiens, l'univers n'était au commencement qu'océan primordial nommé le Noun. C'est de Noun que naquit Atoum, le soleil. Atoum engendra Shou(le dieu du souffle) et Tefnout(la déesse de l'humidité). Chousépara le ciel de la terre. Ainsi naquirent Noutla déesse du ciel) et Geb (le dieu de la terre). De l'union de Noun et Geb naquirent deux fils Osiris et Seth, et deux filles, Isis et Nephthys.Geb offrit le pouvoir sur terre à Osiris qui fut le premier des pharaons. Il régna aux côtés de sa sœur et épouse Isis. Son règne empreint de bonté, de justice et de sagesse Seth fou de jalousie. Il complota contre son frère Il invita son frère à un grand banquet. Seth proposa alors que chacun des convives se couche dans un magnifique coffre. Celui qui serait aux mesures du coffre le gagnerait. Osiris se couche alors dans le coffre : il est ses dimensions (piège de Seth). Les convives se jettent tous sur le coffre et y enferment Osiris. Seth le jette dans le Nil. Grâce à l'aide de Nephtys, Isis la magicienne réussit à retrouver le corps de son mari et à le cacher dans un marais. Seth apprend et, furieux, arrive à retrouver le corps, et le déchire en quatorze ou seize morceaux selon les versions. Avec l'aide de sa sœur Nephtys et d'Anubis, Isis retrouve les morceaux éparpillés dans toute l'Égypte, sauf son sexe, mangé par un poisson. Ils reconstituent alors Osiris le temps d'une union d'où naquit Horus(le dieu des pharaons). Horus va naquit Seth maints duels et régna sur l'Égypte. Osiris, lui, devint le roi du royaume des morts. »[72]

Nadine GUILHOU, dans son article *Réflexions sur la conception du mal à travers quelques grands mythes Antiques* nous dit :

> « Dans le livre de la vache céleste, ce sont les hommes qui se révoltent. Dans la légende Osirienne, c'est le dieu Seth qui devient jaloux de son frère et le met mort, avec l'aide de comparses pour s'emparer de son trône. Dans la ruse d'Isis, c'est une déesse, qui par un procédé magique, essaie de s'approprier le pouvoir suprême. »[73]

Donc la réflexion sur le problème du mal varie selon chaque mythologie.

[72]Wikipedia, *Mythologie égyptiéne*, p .2
[73]Ndine GUILHOU, *Réflexions sur la conception du mal à travers quelques grans mythes antiques*, université du Montpelier, 1986, p.362

3.2. Les limites de la conception voltairienne du mal.

3.2.1Les critiques philosophiques de la pensée de Voltaire.

Nous venons de démontrer le combat que voltaire a entreprit contre le mal et comment il entend résoudre ce problème du mal dans la vie des hommes. Ce combat, Voltaire l'a mené en développant un optimisme dit éclairé et un pessimisme noir. Voltaire finit par proposer comme solutions au problème de mal la soumission à la providence dans le silence et le travail dans l'espérance.

Cependant, cette façon de résoudre le problème du mal est –elle perçu comme une solution indubitable pour le commun des mortels? On peut estimer que le point de vue de Voltaire n'est pas autant pour tout le monde une réalité indubitable. En effet, un certain nombre de peseurs ne partagent pas cette conception voltairienne du mal.

Bien avant Voltaire, Platon préconisait la contemplation du monde idéale, parce que c'est dans ce monde que se trouve aussi, au même titre que les vérités des sciences, les valeurs éthiques. Selon lui, le philosophe doit être roi, dans le domaine politique, comme la raison doit être philosophe pour bien conduire le corps, afin d'atteindre l'équilibre et le bonheur.

> « Si l'on n'arrive pas, dis-je, ou bien à ce que les philosophes règnent dans les cités, ou bien à ce que ce qui à présent sont nommés rois et hommes puissants philosophent de manière authentique et satisfaisante, et que coïncident l'un avec l'autre pouvoir politique et philosophie ; et à ce que les nombreuses natures de ceux qui à se dirigent séparément vers l'une ou l'autre carrière en soient empêchées par la contrainte, il n'y aura pas, mon ami Glaucon, de cesser aux maux des cités, ni non plus, il me semble, du genre humain ; et le régime politique qu'à présent nous avons décrit dans le dialogue ne pourra non plus jamais naitre avant cela, dans la mesure où il est réalisable, ni voir la lumière du soleil ; c'est précisément cela qui depuis longtemps suscite en moi une hésitation à parler, parce que je vois que le dire ira tout à fait contre l'opinion reçue. Car il n'est pas aisé de concevoir qu'autrement on ne pourrait connaitre le bonheur, bonheur privé ou bonheur public »[74]

C'est donc la vertu, caractéristique propre des philosophes qui conduit au bonheur ; et permet aux hommes de finir avec le problème du mal.

C'est ce que Platon affirme à travers la personne de Socrate :

SOCRATE

- Crois-tu que les hommes, toutes les fois qu'ils agissent, veulent ce qu'ils font ou ce en vue de quoi ils le font ? Par exemple, ceux qui avalent une potion commandée par le médecin

[74] Platon, *La République*, trad pierre pachet Gallimard, 1993, p.293

veulent-ils, à ton avis, ce qu'ils font, avaler une médecine désagréable, ou bien cette autre chose, la santé, en vue de laquelle ils prennent la potion ?

POLOS

Il est évident que c'est la santé qu'ils veulent.

SOCRATE

De même ceux qui vont sur mer ou se livrent à tout autre trafic ne veulent pas ce qu'ils font journellement ; car quel homme est désireux d'affronter la mer, les dangers, les embarras ? Ce qu'ils veulent, je pense, c'est la chose en vue de laquelle ils naviguent,

POLOS

C'est certain.

SOCRATE

N'en est-il pas de même pour tout ? Si l'on fait une chose en vue d'une fin, on veut, non pas ce qu'on fait, mais la fin en vue de laquelle on le fait.

POLOS

Oui. »[75]

Personne ne désire le mal. Personne ne se trompe volontairement ou en connaissance de causes. La vertu est suffisante pour le bonheur. D'où son principe : « Nul n'est méchant volontairement ». C'est le mal penser qui conduit au mal agir, c'est-à-dire que la volonté est métaphysiquement dérivée par rapport à l'intelligence, le savoir est antérieur à l'agir.

Platon multiplie les énoncés, reprenant une position de Socrate attribuant le mal à l'ignorance. Ainsi dans Gorgias il dit :

« Personne ne veut délibérément commettre l'injustice, mais quand il la commet, c'est toujours sans vouloir la commettre »

On trouve aussi une position plus nuancée et presque moderne dans Timée, renvoyant la faute à l'état du corps provoquant une maladie de l'âme qui cause l'ignorance et même la folie :

> « C'est par quelque vice de constitution corporelle, ou par la maladresse de ceux qui l'ont élevé, que le méchant devient méchant »

Par conséquent Platon décrète dans les Lois que

[75]Platon, *Gorgias*, trd Emile Chambry, Garnier- Flammarion, ;98-99

« L'homme qui fait le mal est aussi digne de pitié que celui qui est la proie du mal »[76]

Ainsi contrairement à Voltaire, Platon préconise alors comme solution au problème du mal, la réorganisation de la cité où le philosophe sera roi et le roi philosophe puis le développement de l'esprit de tolérance ; il faut apprendre à supporter avec indulgence.

Rousseau dans sa *Lettre à Voltaire sur la providence*, porte le masque d'un détracteur des idées de Voltaire. Rousseau quant à lui choisit de prendre la défense de l'optimisme et de la providence car, il juge les idées de Voltaire désespérantes. Pour dédouaner la providence et défendre l'optimisme, Rousseau choisit d'incriminer les hommes, ensuite il relativise l'idée de malheur, c'est-à-dire ce qui nous apparaît comme un mal n'en est peut- être pas véritablement un à l'échelle d'une vie humaine entière qui pourrait engendrer beaucoup plus de souffrances qu'une mort accélérée. Le mal peut donc être perçu comme un bien relatif. Selon lui la question de la justification du mal renvoie à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, l'homme a la garantie du salut éternel. Ce sont justement les idées que développe Rousseau dans sa lettre à Voltaire :

> « Homme, prends patience, me disent Pope et Leibniz. Tes maux sont un effet nécessaire de ta nature, et de la constitution de cet univers. Si l'Être éternel n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire. » Que me dit maintenant votre poème ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant ; il pouvait prévenir tous tes maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent ; car on ne saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme, et que la fatalité même : pour moi, j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi justifier sa puissance aux dépends de sa bonté ? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première. [...]
>
> Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et, quant aux maux physiques, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ;
>
> la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ?
>
> Vous auriez voulu, et qui ne l'eût pas voulu ! que le tremblement se fût fait au fond d'un désert. Mais que signifierait un pareil privilège ? [...] Serait-ce à dire que la nature doit être soumise à nos lois ? J'ai appris dans

[76] Platon, *Les Lois*, 731c

Zadig, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel et qu'elle peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant, et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre. Pour revenir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement, sans distinguer avec soin le mal particulier, dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans la constitution de l'univers, et au lieu de Tout est bien, il vaudrait peut-être mieux dire : Le tout est bien, ou Tout est bien pour le tout. Alors il est très évident qu'aucun homme ne saurait donner des preuves directes ni pour ni contre. Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à celle de l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait ; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste ; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle ; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences.[...] A Dieu ne plaise que je veuille vous offenser ou vous contredire, mais il s'agit de la cause de la Providence, dont j'attends tout. Après avoir longtemps puisé dans vos leçons des consolations et du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine et vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. Non, j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un moment de l'immortalité de l'âme, et d'une Providence bienfaisante. »[77]

Ainsi les souffrances humaines ici -bas sont négligeables au regard d'une vie éternelle dans l'au-delà ; si l'on croit en Dieu, on ne peut incriminer la providence, et d'une certaine manière, la foi est forcément optimiste, puisqu'elle est la promesse d'une vie éternelle.

Dans son Essai *qu'est-ce que le Bouddhisme* ? , Jorge Luis Borges nous révèle que selon le Bouddha, la souffrance : « c'est naitre, vieillir, tomber malade, être uni à ce que l'on n'aime pas, être séparé de ce que l'on aime, ne pas réaliser son désir ». La cause de la souffrance : « c'est la soif ou Trishna qui mène de réincarnation en réincarnation accompagnée de plaisirs sensuels et qui, tantôt ici, tantôt là, cherche à être apaisée. »[78]Pour supprimer la souffrance, il faut, selon le Bouddha, la suppression de cette soif. C'est-à-dire pratiquer la Nirvana. Pour ce faire, il existe un chemin selon le bouddha qui mène à cette suppression de la soif, et ce chemin :

[77] Jean jacques ROUSSEAU, *Lettre sur la providence*, 1756
[78]Jorge Luis Borges, *Qu'est ce que le Bouddhisme* ? trad Françoise Marie Rosset, Gallimard,1979, p.66

«C'est l'octuple sentier sacré : connaissance droite, pensée droite, langage droit, action droite, existence droite, effort droit, attention droite, méditation droite. »[79]

Jorge Luis Borges va un peu plus loin et écrit :

« Dans ce monde-ci, le bonheur provient de la bonté du cœur, d'une conduite modérée envers tous les êtres. Dans ce monde-ci, le bonheur provient de l'absence des passions et de la maitrise des désirs. Mais c'est en venant à bout de l'égoïsme qu'on atteint vraiment le bonheur suprême. »

D'après cet extrait nous pouvons retenir que selon Jorge Luis Borges, le mal n'est pas comme le crois Voltaire, un problème qu'il faut résoudre en se soumettant à la providence ou en travaillant mais seuls sont heureux et libres de toute peine ceux qui, dans ce monde, ne sont attachés à rien. Il est donc clair que les peines, les lamentations, les souffrances de toutes sortes qui existent dans ce monde sont causées par ce à quoi on est attaché. Ce point de vue de Jorge Luis Borges est plus proche de la conception chrétienne. La tradition chrétienne n'était restée en marge de la question de l'existence du mal dans la vie des hommes. Quelle est alors la vision du christianisme sur le problème de l'existence du mal sur la terre ?

3.2.2 La vision du Christianisme sur le problème du mal.

La Bible nous donne bien plus d'éclaircissement sur la présence du mal dans le monde. Dans les situations difficiles, les hommes se posent certaines questions. Ils se demandent : dans ce monde de souffrances, où est Dieu ? Si Dieu est bon et compatissant, pourquoi la vie est-elle souvent si tragique ? Dieu a-t-il perdu le contrôle ? Ou s'il tient encore la barre, que nous veut-il ?

Certains, parce qu'ils se refusent à imaginer un Dieu qui permettrait une telle détresse, ont préféré nier son existence. D'autres croient à son existence, mais, ne voulant rien avoir à faire avec lui, considèrent que Dieu ne peut être bon. D'autres encore ont adopté une solution de compromis, en croyant en un Dieu plein de bons sentiments, qui nous aimerait, mais qui, confronté à une planète en rébellion, aurait perdu le contrôle. D'autres enfin s'accrochent obstinément à l'idée d'un Dieu d'amour, doué de toute sagesse et omnipotent, qui tire parti du mal pour aboutir au bien, d'une manière ou d'une autre. Lorsque nous l'interrogeons, la Bible nous brosse un portrait totalement différent. Elle nous fait découvrir u Dieu qui peut faire tout ce qu'il veut et qui a choisi, dans certains cas, d'intervenir avec clémence et de faire des miracles pour son peuple, et dans d'autres, de ne pas intervenir, de ne pas empêcher la

[79] *Ibid*, . p.118

tragédie. Présenté comme partie intégrante de notre vie, il semble pourtant parfois sourd à nos cris de détresse. *La Bible* nous donne l'assurance qu'il contrôle tous les événements. Cependant, Dieu nous laisse quelquefois être victimes de certains maux intentionnés, de mauvais gènes, de dangereux virus ou d'une catastrophe naturelle. Si vous êtes comme moi, c'est que devant ce problème épineux de la souffrance vous recherchez désespérément une façon de réagir adéquatement. Personnellement, je crois que Dieu nous a fourni suffisamment de morceaux de ce puzzle pour nous aider à lui faire confiance, même si nous ne disposons pas de toute l'information voulue. Cette étude sommaire nous montrera — et ce sont là les réponses fondamentales de la Bible — que notre Dieu, qui est bon, permet la souffrance dans ce monde afin d'attirer notre attention sur le problème que représente le péché, de nous pousser à nous tourner vers lui avec confiance et espoir, de nous façonner à la ressemblance de Christ et de nous unir pour que nous nous entraidions.

Imaginez un monde sans souffrance. À quoi ressemblerait-il ? À première vue, l'idée semble séduisante : finis les maux de tête et les maux de dos ! Finis les troubles gastriques. Finis les maux de gorge et les élancements lorsqu'on confond son pouce et le clou ! Par contre, absente, cette sensation de douleur ne pourrait sonner l'alarme quand un de vos os se casse ou que vous avez un ligament déchiré ; ni vous signaler qu'un ulcère est en train de vous dévorer l'estomac ! Plus de malaise non plus pour vous avertir qu'une tumeur cancéreuse se prépare à envahir votre organisme. Plus d'angine pour vous indiquer que les vaisseaux sanguins menant au cœur sont en train de s'obstruer. Plus de douleur, enfin, pour vous signaler que votre appendice s'est rompu. Admettons-le, si haïssable qu'elle soit, la douleur a son utilité : elle nous avertit quand quelque chose ne tourne pas rond. Malgré tout, c'est la cause, et non la souffrance elle-même, qui est le véritable problème. La douleur n'est qu'un symptôme, une sirène qui retentit lorsqu'un organe est attaqué ou exposé au danger. Dans la partie qui suit, nous verrons comment Dieu peut se servir de la souffrance pour nous avertir que quelque chose ne va pas bien dans le monde ; quelque chose ne va pas bien chez les créatures de Dieu ; quelque chose ne va pas bien en nous. N'importe quelles de ces possibilités peut être la cause de notre souffrance. Examinons-les donc de plus près.

L'état déplorable de notre planète montre qu'il s'est passé quelque chose de terrible.

Notre propre souffrance et la détresse que nous percevons autour de nous indiquent que la souffrance atteint tout un chacun, sans distinction de race, de classe et de religion, sans même laisser de place à une discrimination fondée sur la morale. La souffrance semble cruelle, aveugle, absurde, monstrueuse et totalement incontrôlable : le malheur frappe ceux qui

s'efforcent de faire le bien, alors que la réussite sourit à ceux qui se complaisent dans le mal. L'injustice apparente qui accompagne la souffrance nous a tout un jour confronté personnellement. Pour ma part, je me souviens d'avoir assisté à l'agonie de ma grand-mère, qui est morte du cancer. Grand-maman et grand-papa avaient emménagé chez nous. Ma mère, qui était infirmière, s'est occupée de grand-maman pendant les derniers mois qui lui restaient à vivre. Maman lui administrait des analgésiques. Grand-papa, quant à lui, s'accrochait désespérément à l'espoir de la voir guérir. Vint finalement le jour où le corbillard s'est présenté pour emporter son corps décharné et dévasté. Je savais qu'elle était au ciel, mais la douleur du deuil était toujours là. Je me suis alors mis à haïr le cancer, ce qui n'a pas changé. Quand je pense à toutes les souffrances qu'ont subies mes amis, mes collègues, ma famille, mes voisins et les membres de mon assemblée, j'ai du mal à croire, en en faisant la liste, qu'elles aient été si nombreuses — et ma liste est incomplète ! Dans bien des cas, ces gens ont subi des souffrances qu'ils n'avaient apparemment pas provoquées : un accident, une malformation congénitale, une maladie héréditaire, une fausse couche, un parent maltraitant, des douleurs chroniques, un enfant rebelle, une maladie grave, une maladie qui frappe aveuglément, la mort d'un conjoint ou d'un enfant, une séparation, une catastrophe naturelle. Cela semble tout à fait injuste. Et je suis parfois tenté de me laisser aller à la frustration. Comment résoudre cette équation ? Comment vivre dans cette dure réalité sans la nier et sans se laisser envahir par le désespoir ? Dieu ne pouvait-il pas créer un monde parfait, où il n'y aurait eu aucun problème ? Ne pouvait-il pas créer un monde où personne n'aurait pu prendre de mauvaises décisions ni faire de mal aux autres ? Ne pouvait-il pas créer un monde sans moustiques, mauvaises herbes ou cancers ? Oui, il le pouvait, mais il ne l'a pas fait. Ce somptueux cadeau qu'il nous a offert, la liberté de l'homme, la faculté de choisir, comporte un risque : la possibilité de se tromper. Si la possibilité d'être une créature libre, douée d'intelligence, dans un univers où de mauvaises décisions causeraient de la souffrance, ou d'être une machine dans un monde sans douleur vous était offert, que choisiriez-vous ? De quelle façon Dieu serait-il le plus honoré ? De quelle façon serait-il le plus aimé ? Dieu aurait pu faire de nous des créatures semblables à ces belles poupées électriques qui, une fois dans nos bras, nous lancent des je t'aime, mais il avait autre chose en vue : il a couru le risque de créer des êtres capables de commettre l'impensable — des êtres capables de se rebeller contre leur Créateur.

Que s'est-il passé dans le jardin d'Éden ? La tentation, de mauvaises décisions et leurs conséquences tragiques sont venues bouleverser la paisible existence d'Adam et Ève.

Les chapitres 2 et 3 de la Genèse décrivent en détail la tentation à laquelle Satan les a soumis : leur amour pour Dieu a été mis à l'épreuve, et ils ont échoué ! Dans la terminologie biblique, cet échec s'appelle péché. Et comme le fait aujourd'hui le virus du sida, qui, une fois l'infection contractée, détruit le système immunitaire, puis provoque la mort, le péché s'est alors répandu comme une épidémie mortelle, se transmettant de génération en génération. Les conséquences du péché et le désir même de pécher sont devenus l'héritage de chaque nouvelle génération (Ro 1.18-32 ; 5.12,15,18). L'entrée du péché dans le monde a eu non seulement des effets destructeurs sur la nature humaine, mais a entraîné aussi un jugement immédiat et permanent de la part de Dieu. Le livre de la Genèse3 nous relate comment la mort physique et spirituelle en est venue à faire partie intégrante de l'existence humaine (v. 3,19), comment la grossesse est devenue douloureuse (v. 16), comment le sol a été maudit pour qu'il ne produise plus que des plantes qui rendraient le travail de l'homme pénible (v. 17-19) et comment, enfin, Adam et Ève ont été chassés du jardin extraordinaire où ils jouissaient de l'intimité avec Dieu (v. 23,24). Dans le Nouveau Testament, l'apôtre Paul dépeint la création tout entière comme gémissant et attendant avec impatience le moment où elle sera délivrée de la malédiction de la corruption, et alors rétablie, libérée des effets du péché (Romain 8.19-22). La maladie, les catastrophes naturelles et la corruption sont les symptômes d'un problème plus grave : la rébellion de l'être humain contre son Créateur. En ce sens, chaque souffrance, chaque larme, chaque agonie, est un rappel criant du caractère intenable de notre situation. Comme un immense panneau illuminé, la souffrance dans toute sa réalité nous signale de façon évidente que le monde ne correspond plus à la création de Dieu.

Ainsi, quand il s'agit de comprendre la raison même de l'existence de la souffrance, dire qu'elle est la conséquence directe de l'entrée du péché dans le monde est l'explication la plus fondamentale qu'on puisse apporter. Véritable sonnette d'alarme, la souffrance nous signale qu'une maladie spirituelle frappe notre planète : conséquences indirectes de la vie au sein d'un monde déchu, dans bien des cas, nos difficultés ne nous seraient donc pas attribuables. Nous pouvons être la cible des gestes cruels posés par les autres ou par les forces rebelles de Satan. Comme les esprits déchus les anges qui se sont rebellés contre Dieu), l'homme déchu a le pouvoir de prendre des décisions qui risquent de lui nuire ou de nuire aux autres. La souffrance peut être la conséquence des actes d'autrui. Parce qu'ils sont libres — et contaminés par le péché —, les gens prennent et continueront à prendre de mauvaises décisions qui nuiront souvent aux autres. Caïn, un des fils d'Adam, a décidé un jour de tuer son frère Abel (Ge 4.7,8). Lémek, quant à lui, s'est vanté d'être un homme violent (Ge

4.23,24). Saraï a maltraité Agar (Ge 16.1-6). Laban a escroqué son neveu Jacob (Ge 29.15-30). Joseph a été vendu comme esclave par ses frères (Ge 37.12-36). Plus tard, la femme de Potiphar, sous une fausse accusation de tentative de viol, l'a fait emprisonner (Ge 39). Le pharaon d'Égypte a opprimé ses esclaves juifs (Ex 1). Hérode, enfin, voulant assassiner Jésus, a fait tuer tous les enfants en bas âge et les nouveau-nés de Bethléem et de ses environs (Mt 2.16-18). Le mal qu'on nous fait est parfois motivé par l'égoïsme. Il arrive aussi qu'on soit persécuté à cause de sa foi en Christ. Tout au long de l'histoire, des hommes en révolte contre Dieu ont persécuté ceux qui s'identifiaient à Christ. Avant sa conversion, Saul se consumait de haine pour les chrétiens et employait toute son énergie à les persécuter, recherchant même leur mort (Ac 7.54–8.3). Mais après sa propre conversion, qui s'est produite de façon dramatique, il a courageusement enduré toutes les persécutions en annonçant l'Évangile avec beaucoup de cran (2 Co 4.7-12 ; 6.1-10). Il en est même venu à affirmer que les souffrances ainsi endurées avaient contribué à le rendre plus conforme à Christ (Ph 3.10). La souffrance peut aussi être l'œuvre de Satan et de ses démons. La vie de Job constitue un exemple frappant des épreuves effroyables que le juste peut subir sous les coups de Satan. Dieu a donné à Satan la permission de prendre les biens de Job, de détruire sa famille et de ruiner sa santé (Job 1–2). Et c'est figé de peur que j'écrive cette phrase. D'une certaine manière, et pour des raisons qui lui sont propres, Dieu a donné à Satan le droit de détruire la vie de Job. En pareille situation, nous serions tentés de comparer Dieu à un père qui, pour voir si, mine de rien, ses enfants l'aimeront encore, donnerait à la petite brute du coin l'autorisation de les tabasser. Mais comme Job sera amené à le reconnaître par la suite, parler en ces termes de notre Dieu d'amour et de sagesse ne lui rendrait pas justice

> « Quoi ! Nous recevrions de Dieu le bien, et nous ne recevrions pas aussi le mal ! »[80]

Contrairement à Job, nous savons, nous, que sa vie créait un précédent, constituait un témoignage vivant de la fidélité de Dieu. L'histoire de Job démontre que Dieu est digne de confiance, qu'il est possible de compter sur lui et de demeurer intègre même quand notre vie s'écroule, pour une raison ou pour une autre. Job a fini par apprendre que, même s'il ignorait à quoi Dieu pouvait bien vouloir en venir, il avait néanmoins une foule de raisons de croire que Dieu, alors même qu'il avait permis à Satan de ruiner sa vie, n'était pas injuste, cruel, sadique ou tyrannique (Job 42).L'apôtre Paul souffrait d'un mal qu'il attribuait à Satan, « une écharde dans la chair... un ange de Satan envoyé pour [lui]souffleter. »[81] Paul pria pour en être délivré, mais Dieu n'accéda pas à sa prière, préférant lui montrer en quoi cette difficulté

[80] *La Bible*, Job2v10
[81] *La Bible*, 2corrinthien12v7

pourrait lui être utile, en l'amenant à dépendre humblement du Seigneur et à vivre sa grâce (2 Co 12.8-10). S'il est vrai que Satan ne peut être tenu responsable de la plupart des maux qui nous accablent, les Évangiles lui imputent toutefois quelques cas, dont ceux de l'homme aveugle et muet (Mt 12.22) et du garçon épileptique (Mt 17.14-18).

Si quelque chose ne tourne pas rond et que notre vie est en cause, nous avons trop souvent tendance à sauter aux conclusions : Dieu nous punit, nous avons péché ! Mais ce n'est pas forcément le cas. Comme nous l'avons souligné précédemment, les souffrances qui nous affectent arrivent souvent parce que nous nous trouvons au milieu d'un monde déchu, où vivent des hommes déchus et des esprits en révolte. Les amis de Job ont cru à tort qu'il souffrait à cause de ses péchés (Job 4.7,8 ; 8.1-6 ; 22.4,5 ; 36.17). Dans le cas de l'aveugle-né (Jn 9.12), les disciples de Jésus eux-mêmes se sont trompés, concluant rapidement à la faute, en se demandant si sa cécité était liée au péché de ses parents ou au sien (Jn 9.1,2). Et Jésus a dû leur dire que cela n'avait rien à voir (v. 3). Ces réserves exprimées, nous devons tout de même admettre qu'une partie de nos souffrances sont dues au péché — souffrance de nature disciplinaire venant de Dieu, et qu'il réserve à ceux qu'il aime, ou souffrance punitive destinée aux rebelles vivant au milieu de sa création. C'est parce que nous avons mis notre confiance en Jésus-Christ, cru qu'il était notre Sauveur, que vous et moi sommes devenus des enfants de Dieu. En tant que tels, nous sommes membres d'une famille dont le chef est loin d'être un père violent et sadique qui prend un malin plaisir à flanquer des raclées. Il est plutôt, comme l'affirme Hébreux 12, un Père aimant qui éduque et corrige ses enfants : Mon fils, ne prends pas à la légère la correction du Seigneur, et ne te décourage pas lorsqu'il te reprend. Car le Seigneur corrige celui qu'il aime et frappe de verges tout fils qu'il agrée. [...]Puisque nous avons eu des pères selon la chair, qui nous corrigeaient et que nous avons respectés, ne devons-nous pas, à plus forte raison, nous soumettre au Père des esprits pour avoir la vie ?Nos pères en effet nous corrigeaient pour peu de temps, comme ils le jugeaient bon ; mais Dieu nous corrige pour notre véritable intérêt, afin de nous faire participer à sa sainteté (Hé 12.5,6,9,10). Et Jésus a déclaré à l'Église de Laodicée :

« Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime. Aie donc du zèle, et repens-toi »[82].

Le roi David a connu personnellement ce qu'expérimenter l'amour sévère du Seigneur voulait dire. Après avoir commis l'adultère avec BathChéba et manœuvré pour s'assurer que son mari serait tué au combat, il ne s'est repenti que lorsque le prophète Nathan l'a confronté. Le Psaume 51 décrit David en proie à la culpabilité, implorant le pardon de Dieu. Dans un autre

[82] *La Bible*, Apocalypse3v19

psaume, David s'est attardé sur les conséquences de la dissimulation du péché et du refus de le confesser. Il a dit :

« Tant que je me suis tu, mes os se consumaient, je gémissais toute la journée ; car nuit et jour ta main s'appesantissait sur moi »[83].

« Mon fils, ne méprise pas le châtiment du Seigneur, et ne perds pas courage lorsqu'il te reprend ; car le Seigneur châtie celui qu'il aime. »[84]

Dans 1 Corinthiens 11.27-32, l'apôtre Paul prévient les croyants de ne pas prendre les choses du Seigneur à la légère — prendre part au repas du Seigneur sans y accorder d'importance —, car cela entraînerait une punition. Paul explique que la discipline du Seigneur est justifiée. Il déclare :

« Mais quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde. » [85]

Pour la plupart d'entre nous, le principe selon lequel celui que Dieu aime, il le châtie bien est facile à comprendre : venant d'un Père qui aime ses enfants, nous nous attendrions nous aussi à être punis en cas de désobéissance et à devoir faire encore preuve d'obéissance. Le jugement .Dieu prend également des mesures contre les incroyants qui s'obstinent à faire le mal. Celui ou celle qui n'a pas reçu le don divin du salut peut s'attendre à subir la colère de Dieu dans l'avenir, au jour du jugement, et à être exposé au danger d'un jugement implacable, maintenant, si Dieu le décide. Le Seigneur a fait venir le déluge pour détruire l'humanité décadente (Ge 6). Il a détruit Sodome et Gomorrhe (Ge 18–19). Il a accablé de plaies les Égyptiens (Ex 7–12). Il a ordonné à Israël d'exterminer les païens qui habitaient la Terre promise.

Dieu se sert aussi du mal pour nous guider. Lorsque nous tournons le dos à Dieu, la souffrance devient souvent notre bouc émissaire. Mais, curieusement, quand nous décrivons plus tard ce qui nous a ramenés sur la bonne voie, nous a aidés à y voir plus clair et nous a amenés à vivre une plus grande intimité avec Dieu, ce sont nos souffrances que nous mentionnons, leur donnant tout le crédit. Comment, dans ce cas, des circonstances similaires peuvent-elles produire sur nous des effets si diamétralement opposés ? La réponse se trouve tout en nous, et non dans les circonstances elles-mêmes. La souffrance nous à examiner la tournure que prend notre vie. Nous pouvons choisir de nous lamenter, en nous concentrant sur

[83] *La Bible*, Psaume32v3-4
[84] *La Bible*, Hébreux 12v5-6
[85] *La Bible*, 1corinthien11v32

les difficultés du moment ou choisir d'espérer en considérant le plan à long terme que Dieu a pour nous (Ro 5.5 ; 8.18,28 ; Hé 11)

« Or la foi est l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit pas. »[86]— Hébreux 11.1

De tous les passages de la Bible, c'est Hébreux 11 qui me démontre par-dessus tout que ma réaction aux circonstances de la vie, que cette vie soit une grande réussite ou qu'elle soit minable, doit être inspirée par la foi dans la sagesse, la puissance et la souveraineté de Dieu. Peu importe ce qui arrive, j'ai amplement raison de lui faire confiance — tout comme l'ont fait les grands hommes et les grandes femmes du passé, qui ont mis tout leur espoir en lui.Par exemple, Hébreux 11 nous rappelle que Noé a passé 20 ans à attendre que Dieu remplisse sa promesse de faire venir un déluge destructeur sur la terre (Ge 6.3). Abraham a attendu de nombreuses années, dans l'angoisse, avant que ne naisse l'enfant que Dieu lui avait promis. Joseph a été vendu comme esclave et emprisonné injustement, mais a vu à la fin comment Dieu s'était précisément servi de la méchanceté dont il avait été victime pour la transformer en bien (Ge 50.20). Moïse a attendu jusqu'à l'âge de 80 ans avant que Dieu ne l'utilise pour délivrer les Juifs en les faisant sortir d'Égypte — et même là, diriger ce peuple à la foi chancelante s'est révélé un véritable combat (voir le livre d'Exode).Hébreux 11 cite les Gédéon, Samson, David et Samuel qui ont remporté de grandes victoires en vivant pour le Seigneur. Mais au milieu du verset 35, le ton change. Soudain, c'est le face-à-face avec tous ceux qui ont eu à endurer des souffrances inouïes — ceux qui sont morts sans avoir vu le terme de leurs souffrances, la raison pour laquelle Dieu avait permis qu'ils connaissent de tels drames. Ceux-là furent torturés, insultés, battus, lapidés, sciés en deux, passés au fil de l'épée, maltraités et forcés à vivre comme des parias (v. 35-38). Dieu avait décidé de ne récompenser leur fidélité dans l'épreuve qu'à long terme : dans l'éternité (v. 39,40).

La souffrance nous oblige à regarder au-delà des circonstances immédiates. La souffrance nous pousse à nous poser les deux grandes questions : Pourquoi suis-je ici ? Dans quel but ? En cherchant et en trouvant les réponses à ces questions dans le Dieu de la Bible, nous trouverons la stabilité dont nous avons besoin pour traverser même les pires épreuves de la vie, car nous saurons que cette vie ne s'arrêtera pas ici-bas. Si nous gardons à l'esprit qu'un Dieu souverain se tient au-dessus de l'histoire de l'homme, en en tissant la trame pour obtenir une tapisserie splendide qui le glorifiera au terme de l'histoire, alors nous pourrons obtenir une meilleure perspective des événements. Dans Romains 8.18, l'apôtre Paul écrit : « Car

[86] *La Bible* , Hébreux11v1

j'estime que toutes les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous. » Paul ne prend pas à la légère les souffrances du croyant, mais lui demande de voir ces souffrances du moment à la lumière de l'éternité. Bien sûr, nos problèmes peuvent être graves, et même écrasants. Mais Paul affirme que, comparés aux gloires inouïes réservées à ceux qui aiment Dieu, même les pires événements de la vie, les plus terribles, ne seront rien. Prenons encore le temps de voir un dernier exemple, qui est peut-être l'illustration la plus frappante que nous puissions avoir. Le jour de la crucifixion de Christ est connu aujourd'hui sous le nom de Vendredi saint, qui était pourtant tout sauf un jour saint. C'était en fait un jour de grandes souffrances, d'angoisses, de ténèbres, de détresses. Un jour où Jésus s'est senti abandonné. Un jour où Dieu semblait briller par son absence et son silence, et où le mal a semblé triompher et l'espoir être anéanti. Mais vint le dimanche. Et Jésus est ressuscité. Cet événement solennel a jeté une toute nouvelle lumière sur le vendredi. La résurrection a donné à la crucifixion un sens totalement inédit: au lieu d'être un jour de défaite, le jour de la crucifixion est devenu un jour de triomphe. Nous aussi, nous pouvons voir plus loin. Nous pouvons supporter les vendredis » noirs et les voir comme autant de bons jours, parce que nous servons le Dieu du dimanche. Ainsi, lorsque les difficultés s'abattront sur nous, ce qui ne manquera pas d'arriver, rappelons-nous ceci : Dieu se sert de pareilles circonstances pour nous conduire à lui et nous amener à voir la vie à long terme. Dieu nous invite à avoir confiance, à espérer, à attendre.

Dieu se sert de la souffrance pour nous former. es entraîneurs raffolent des formules du genre gagner signifie souffrir. Quand j'étais champion d'athlétisme, au secondaire (bon, d'accord, j'avoue : je n'étais peut-être pas LA vedette, mais je me démenais pour y arriver !), nos entraîneurs nous répétaient souvent que nos longues séances d'entraînement porteraient leurs fruits le jour de la compétition. Et ils avaient raison. Oui, c'est sûr, nous ne gagnions pas tout le temps, mais notre acharnement donnait de très bons résultats. J'ai beaucoup appris sur moi à l'époque. Et aujourd'hui, j'en apprends encore plus en m'imposant mon jogging quotidien. J'aurais voulu laisser tomber bien des fois. Je n'aime pas sentir la douleur des exercices d'échauffement. Je préférerais ne pas mettre mon chauffage interne au maximum, et ne pas avoir à combattre la fatigue dans les montées. Alors, pourquoi je le fais ? Parce que le jeu en vaut la chandelle. Ma tension et mon pouls restent normaux, je garde la ligne et je me sens mieux, plus alerte. Malgré la douleur, le sport produit des bienfaits incontestables. Par contre, comment voir la souffrance que nous subissons sans l'avoir voulue ? Comment voir la folie, la maladie, les accidents et la torture mentale ? Quels bienfaits peuvent en

résulter ? Le jeu, dans ce cas, en vaut-il vraiment la chandelle ? Voyons dans Romains 5.3,4 ce que l'apôtre Paul, qui a souffert lui aussi, avait à dire. Il a écrit :

« Bien plus, nous nous glorifions même des afflictions, sachant que l'affliction produit la persévérance, la persévérance la victoire dans l'épreuve, et cette victoire l'espérance. »[87]

Paul introduit ainsi son propos sur les bienfaits de la souffrance : « Nous nous glorifions dans les afflictions. »[88] Mais comment a-t-il pu dire que nous devions nous réjouir, ou être heureux, d'avoir à vivre le malheur ? En fait, il ne nous a absolument pas dit de célébrer les difficultés. Au contraire, il nous invite plutôt à nous réjouir à cause de ce que Dieu peut faire, et de ce qu'il fera pour nous et pour sa propre gloire, par le moyen de nos épreuves. Paul nous invite à célébrer l'issue finale, et non le douloureux processus en cours. Il ne voulait pas nous pousser à trouver une sorte de plaisir malsain dans la mort, le cancer, les difformités, les aléas financiers, les séparations ou les accidents tragiques ; toutes ces choses horribles nous rappelant de façon brutale que nous vivons dans un monde corrompu par la malédiction du péché et par ses conséquences.

L'apôtre Jacques a souligné lui aussi combien nous devions nous réjouir de l'issue de nos épreuves : « Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son œuvre, afin que vous soyez parfaits et accomplis, sans faillir en rien. »[89]

En combinant ces deux passages, il ressort que la souffrance produit la persévérance, la maturité et l'espoir, qualités et sentiments qui sont bons et louables. Dieu peut se servir des revers de la vie pour nous former, amenant notre foi à un plus grand degré de maturité, nous rendant plus fervents et plus semblables à Christ.

[87] *La Bible*, Romains5v3-4
[88] *La Bible*, Romains5v3-4
[89] *La Bible*, Jacques1 V2-4

Conclusion

Au terme de notre analyse, nous pouvons retenir que la question de l'existence du mal occupe une place prépondérante dans la philosophie voltairienne. C'est pour cette raison que, Voltaire insiste rigoureusement sur la présence indiscutable du mal sur terre. Mais avant d'atteindre l'objectif de cette thèse, Voltaire opère une sévère critique de l'optimisme Leibnizien. Voltaire qualifie cet optimisme irrationnel, comme la rage de soutenir que tout va bien quand on est mal. Pour Voltaire, il est difficile d'appeler biens les maux dont on souffre, c'est pourquoi il traite de rage l'optimisme de Leibniz, qui consiste à parler de la providence divine, contraignant les hommes à toujours demeurer dans la misère, en espérant la volonté bienfaisante d'un Dieu créateur capable de leur rendre la vie meilleure.

Voltaire nous dit qu'il est difficile de parler du mal quant- on n'en fait pas l'expérience. Selon lui, le mal n'est pas une réalité à théoriser mais à expérimenter et seuls ceux qui ont subi le mal au moins une fois dans leur vie peuvent en savoir la gravité et capables de mener les débats possibles sur cette question. Voltaire qui blâmait autrefois le mal, parce qu'étant heureux en ces moments, tout en embrassant cette doctrine, finit par reconnaitre le mal comme une réalité, comme un sérieux problème.

A cet effet, Voltaire engage un véritable combat contre le mal. Pour atteindre son objectif, il développe dans un premier temps un optimisme dit éclairé, différente de celui de Leibniz. Dans cet optimisme, le philosophe nous révèle son déisme rationnel qui consiste à inviter les hommes à juger selon la raison, proposant une forme religieuse conforme à la raison, exclusive des religions révélés , et proposant d'arriver à Dieu par des voies exclusivement humaines , sans pour autant pouvoir en déterminer certains attributs. C'est ce qui conduit Voltaire à un changement de perspective, c'est-à-dire un changement de ton.

Dans un second temps, il développe un pessimisme noir. Nous traitons ce pessimisme de noir justement parce que Voltaire ne s'est pas déclaré clairement optimiste mais dans ses idées sur le problème du mal, nous fait croire que Voltaire est optimiste. Il défend l'idée de progrès, il n'est pas pessimiste dans son ironie, mais la rage de soutenir que tout est bien quand tout va mal l'exaspère.

Après les analyses précédentes, Voltaire arrive à une idée fondamentale : travailler sans raisonner sur son sort. Pour lui, comme on le comprend par une lecture attentive de Zadig, l'homme ne peut pas saisir le mystère de l'existence, c'est-à-dire, on n'a pas accès à la science des causes premières, à la métaphysique.

Voltaire a le mérite de fonder une société de travail comme solution au problème du mal contrairement aux religions révélées qui mettent tout à la charge de la providence.

Dans la même logique que Voltaire, le déiste Diderot condamne lui aussi la religion des maux dont souffre l'humanité. Ensuite, évoluant dans la même perspective que Voltaire, Paul Henri Dietrich d'Holbach condamne l'idée e la providence. La religion n'est pour lui qu'un outil d'asservissement. Comme Voltaire, il propose comme solution au problème du mal, le travail car selon lui, malgré la providence, les hommes sont obligés de travailler rudement avant de satisfaire leur besoin. L'allemand Hans Jonas condamne lui aussi l'idée de la providence. Il conçoit le mal comme la faiblesse de Dieu.

Enfin, plusieurs mythologies, comme celle d'Osiris en Égypte ont, eux aussi, une vision proche de celle de Voltaire sur la question du mal.

Cependant, plusieurs d'autres doctrines philosophiques et sectes religieux ne partagent jamais cette conception voltairienne du mal qui consiste à combattre le mal par le travail. Il s'agit de Platon qui voit le bonheur ou le mieux vivre dans la contemplation du monde idéal, et l'on doit laisser les philosophes diriger la république ou la cité pour le bonheur des hommes. Aussi contrairement à Voltaire, Rousseau conçoit le mal comme un bien relatif, ce qui veut dire que ce que l'un prend pour mal n'est pas- un au regard de l'autre et qu'un petit mal peut produire un grand bien. Selon le Bouddha comme nous relate Jorge Luis Borges, avant d'atteindre le bonheur, il faut supprimer la soif Trishna des hommes et cette suppression passe par ce que le Bouddha appelle l'octuple sentier.

Enfin, Lorsque nous l'interrogeons, la Bible nous brosse un portrait totalement différent. Elle nous fait découvrir u Dieu qui peut faire tout ce qu'il veut et qui a choisi, dans certains cas, d'intervenir avec clémence et de faire des miracles pour son peuple, et dans d'autres, de ne pas intervenir, de ne pas empêcher la tragédie. Présenté comme partie intégrante de notre vie, il semble pourtant parfois sourd à nos cris de détresse. La Bible nous donne l'assurance qu'il contrôle tous les événements.

Références bibliographiques

Ouvrages spécifiques

- -Voltaire, *Zadig ou la Destinée,* Paris, 1747
- -Voltaire, *Cosi-santa, un petit al pour un grand bien,* Les Bourlapapey, Bibliothèque numérique romande conte oriental
- -Voltaire, *Poème sur le désastre de Libonne,* Trad. Livre et - Ebooks, 1756 -

  Voltaire, *Candide ou l'Optimisme,* Trad. Mathilde, Paris, Pocket, 2004 -

  Voltaire, *Traité sur la tolérance,* chap XXIII, 1763

Ouvrages généraux

- Leibniz, *Essais de théodicée,* 1-20, Flammarion, Coll. G.F, 1969 ;
- Dénis Diderot, *Entretien d'un philosophe avec un*

  Maréchal, 1777 ; -Platon,*République,* trad, Pierre

  Pachet, Gallimard, 1993 ; -Platon, *Gorgias,* Trad.

  Emile Chambry, Granier, Flammarion, 1998;
- Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à Monsieur de Voltaire sur ses deux poèmes sur « La loi naturelle » et sur « Le Désastre de Lisbome* »Trad. Jean-Paul Deléage, 1756 ;
- Jorges Luis Borges, *Qu'est-ce que le Bouddhisme* ? Trad., Françoise Marie Rosset, Gallimard, 1979;
- Nadine GUILFIOU, *Réflexion sur le concept du mal à travers quelques grands mythes antiques,* Université de Montpelier, 1986 ;
- Jonas Hans, *Le concept de Dieu après Auschwitz,* Paris, Rivages, 1994 ;
- Alexis Masson, *Pourquoi Dieu permet-il le mal* ? Wikipedia, vvww.epistheo.com.

Autres documents

- Gérard DUROZOI et André RUSSEL, *Dictionnaire philosophique,* Nathan, 2012
- *La Bible, Louis Second*

- Autres documents

- Gérard DUROZOI et André RUSSEL, *Dictionnaire philosophique,* Nathan, 2012
- *La Bible, Louis Second*

Table des matières

Sommaire i

Remerciements iii

RESUME iv

Introduction 1

Chapitre I : Clarification conceptuelle et bref aperçu de Candide 4

1.1 Clarification conceptuelle 4

1.1.1 La notion du mal 4

1.1.2 Les notions d'optimisme et de providence. 8

1.2 Bref aperçu de *Candide* 9

1.2.1 Résumé de *Candide* 9

1.2.2 Présentation de *Candide* 10

Chapitre II : La conception voltairienne du mal 13

2-1- L'optimisme éclairé voltairien 13

2.1.1 Le déisme rationnel de Voltaire. 14

2.1.2- La providence chez Voltaire 20

2.2 Changement de perspective chez Voltaire : pessimisme noir de voltaire. 25

2.2.1 La soumission à la providence dans le silence comme solution au problème du mal. 28

2.2.2 Le travail dans l'espérance comme solution au problème du mal 29

Chapitre III : Les mérites et les limites de la conception voltairienne du mal. 32

3.1 Les mérites de la conception voltairienne du mal. 32

3.1.1 Les approbations philosophiques de la pensée de Voltaire 32

3.1.2 Les apports des mythologies. 36

3.2. Les limites de la conception voltairienne du mal. 38

3.2.1Les critiques philosophiques de la pensée de Voltaire. 38

3.2.2 La vision du Christianisme sur le problème du mal. 42

Conclusion 52

Références bibliographiques 54

Table des matières 55